

N° 73

L'ami de Rezé

FEVRIER 2014 - Le bulletin de l'Association des Amis de Rezé- participation : 6 €

Les Naudières



NUMERO SPECIAL

Le mot du Président

Les Naudières : tous les Rezéens connaissent le quartier, peut-on penser. Mais, est-ce aussi sûr ? Probablement que tous ne se sont pas engagés dans la rue qui porte ce nom et parmi ceux qui l'ont empruntée, tous n'ont pas fait attention à ce qui, par ses volumes, est un des plus importants bâtiments de Rezé si l'on excepte les grandes surfaces commerciales et industrielles, le lycée Jean Perrin et Goussier.

En retrait donc de la rue des Naudières se trouve donc l'ancien séminaire des Missions africaines, dont les derniers élèves ont quitté les murs en 1960.

Nous avons découvert ce bâtiment lors des journées du patrimoine de 2012 où nous avons amené une animation, d'ailleurs très réussie. Mais, nous n'étions pas les seuls intervenants.

A la suite de cela, nous avons décidé d'écrire l'histoire des lieux, puisque telle est notre vocation.

Nous savons maintenant que le domaine, propriété de la Société des Missions africaines jusqu'en 1969, avait alors été démantelé. Les anciens bâtiments et une grande partie du parc avaient été cédés à l'évêché. Un Centre spirituel y vit le jour. Les Missions n'avaient conservé que la surface nécessaire à la construction d'une maison de retraite aérée, laquelle vit bientôt le jour.

Les sœurs de Saint-Gildas-des-Bois, à la recherche d'un terrain dans l'agglomération nantaise pour y faire construire également une maison de retraite trouvèrent aussi là ce qu'elles cherchaient.

Ainsi l'ancien grand domaine est aujourd'hui partagé entre trois propriétaires différents. Le Centre spirituel s'est laïcisé en Centre ouvert à tous et loue les locaux à l'évêché. En 2012, nous avons travaillé efficacement avec son directeur, Philippe Arrouet. Nous l'avons revu ainsi que ses collaborateurs pour préparer ce numéro.

De son côté, Marie-Françoise Artaud puis René Masson avaient noué des contacts avec la Société des Missions Africaines à Rezé, le second avec un des missionnaires retraités, Francis Athimon. Isidore Impinna a pris le relais pour la mise en forme de ce bulletin. Il a de même rencontré une religieuse, Sœur Annie Dupé. Ainsi, nous pouvions embrasser l'étude de l'ensemble du site des Naudières. Tout ceci fut long, d'où un peu de retard pour notre bulletin.

Le voici donc. Comme il est exclusivement consacré à ces lieux, nous commençons, Liliane Biron et moi, à en faire l'historique jusque vers 1890. Yves Lostanlen vient s'intercaler pour traiter du camp républicain des Naudières pendant la guerre civile de 1793-1794. Notre ami a fait une étude très précise et du plus grand intérêt.

Isidore Impinna s'est chargé de coordonner tout ce qui avait trait au séminaire et aux organismes lui ayant succédé. Les Missions Africaines ont été mises à contribution et le père Francis Athimon nous a fourni des écrits de sa main sur son vécu, ainsi que sur l'institution.

Les religieuses de la communauté de Saint-Gildas-des-Bois n'ont pas été en reste et ont fourni tous renseignements dont nous avons besoin.

Pour finir le bulletin, Yann Vince traite des Naudières aujourd'hui et des questions posées par le devenir de tout cet ensemble.

Pour illustrer notre propos, nous disposions d'un fond de cartes postales très fourni pour l'ancien séminaire. Seul le choix posait problème.

Les bâtiments furent occupés par l'armée allemande pendant la Seconde Guerre mondiale. De cela, nous avons maintenant des traces grâce aux Archives municipales qui ont racheté en Belgique un lot de photos prises par un soldat allemand à cette époque.

Nous vous souhaitons bonne lecture.

Le Président
Michel Kervarec

L'histoire des Naudières



Les Naudières au milieu du 20^e siècle

1 - De l'Esnaudière à Les Naudières

2 - De la Révolution à la fin du 19^e siècle

3 - Les missions africaines

1 - De l'Esnaudière à Les Naudières

Par Michel Kervarec et Liliane Biron

Le nom de l'Esnaudière apparaît à la fin du 15^e siècle. Le lieu était jusque-là en landes, résultant de défrichements de l'ancienne grande forêt de Touffou.

Un très ancien chemin menant du bourg de Rezé au village de l'Aufrère (anciennement le Morteau) y passait. Plus loin, était le château fort de la Maillardière, à l'époque dans la paroisse de Vertou.

A la fin du 15^e siècle, nous nous trouvions sous le règne de François II, dernier duc de Bretagne. Pierre Landais était son bras droit et avait fini par diriger toute la politique ducale, favorable à l'alliance anglaise contre les menées annexionnistes des rois de France.

Pierre Landais avait acquis la seigneurie de la Jaguère en Rezé vers 1465 et les landes dont il est question relevaient de ce fief. Un autre serviteur du duc, Jehan Esnaud, très certainement un proche de Landais, obtint du premier l'autorisation de faire construire un manoir en ces lieux. Naquit le domaine de l'Esnaudière.

Il est indiqué que la maison est « affranchie de tous fouages, aydes, subsides, tailles, dons, emprunts, guet et reguet, garde-porte, subsides et subventions personnelles quelconques (...) attendus les bons et agréables services à luy rendus (par Jehan Esnaud) et pour ce (...) les paroissiens de Rezay seront déchargés d'un demi-feu ».

Nous ne connaissons pas la succession de Jehan Esnaud. A la toute fin du 16^e siècle, pendant tout le 17^e siècle et au début du 18^e siècle, la propriété est entre les mains de la famille de Guihéneuc, seigneur de Saint-Julien-de-Vouvantes et des Pelouailles, ce dernier fief se situant au bord de la Sèvre en Rezé, en aval de la Morinière. Un château fort y avait existé au lieu-dit la Motte.

Les Guihéneuc résidaient souvent aux Naudières et étaient actifs dans la vie de la paroisse. Les Cornulier leur succédèrent.

En 1770 intervint une mesure qui allait changer la physionomie des lieux, la construction de la grande route de Nantes à La Rochelle à travers les landes. Une partie de celles-ci, faisant face au domaine de l'Esnaudière, dite la Lande-Saint-Pierre, fut partagée par lots et mise en culture ou herbage.

Lorsque survint la Révolution, Jean-Pierre de Cornulier, né en 1750, célibataire, capitaine au régiment de Royal-Pologne, réformé en 1788, vivait aux Naudières.

Jean-Pierre était le fils de Jean-Baptiste de Cornulier (1709-1793) et de Anne-Marie Cosnier de la Bothinière (1709-1764), lesquels s'étaient unis à la chapelle des Naudières en 1747. Les Cornulier se situaient alors au quatrième rang des fortunes rezéennes. Ils avaient beaucoup de biens par ailleurs.

Survint la Révolution qui allait bouleverser beaucoup de choses. Ce fut le cas avec la création d'un grand camp militaire républicain, ceci à partir du 27 août 1793. De là, les troupes devaient partir à l'assaut de la Vendée insurgée.

2 - De la Révolution à la fin du 19^e siècle

Par Michel Kervarec et Liliane Biron

Jean-Pierre de Cornulier ayant émigré très tôt à Naples, le domaine des Naudières devint Bien national. Mis en vente, il fut acquis en 1784 par le marchand de bois nantais, François Ferrand, pour la somme de 70 000 francs.

Ce dernier était marié avec Magdeleine Cholet, mais les époux ne profitèrent guère de leur bien les premières années. Le manoir devient le siège de l'état-major républicain en 1793 puis fut incendié par la suite.

Remis en état après la guerre civile, il retrouva une nouvelle vie. Naquit le Parc Ferrand.

François Ferrand était le fils d'un charpentier de gabarres (constructeur) et d'une commerçante. Magdeleine Cholet était aussi une fille de marchand.

En 1804, en leur demeure nantaise, naquit Victoire-Virginie, leur fille.

En 1828, celle-ci épousa Georges Demangeat, avocat, né à Indre en 1802, fils de Jean-Georges Demangeat, ingénieur, ancien directeur de l'arsenal d'Indret, et de Marie-Anne Mocquard.

Au début de la Révolution, un de Wendel était directeur de l'établissement. En 1793, âgé seulement de 36 ans, Jean-Georges Demangeat, né à Bonhomme (aujourd'hui Haut-Rhin) prenait la suite. Il était parent avec le conventionnel puis président des Cinq-Cents et directeur Jean-François Rewbell.

Demangeat resta à la tête de l'arsenal jusqu'en 1815.

Georges, le fils, et Victoire-Virginie héritèrent des Naudières et c'est chez eux, à Rezé, que décéda Jean-Georges en 1834.

Georges, qui vécut jusqu'en 1875, fut actif dans la vie de la commune. Lorsqu'il fut question de construire une seconde église, il offrit de céder gratuitement un terrain aux Trois-Moulins, au bout de sa propriété, pour la nouvelle construction. Il fut intervenu en différentes occasions : construction de la route de Vertou à Pont-Rousseau par exemple. Il s'opposa au projet d'érection de Pont-Rousseau en commune indépendante (1861). Il prit la tête d'une pétition contre le bellicisme de Napoléon III (1867) montrant alors des sentiments républicains. Vers 1850, rentier, il était le second imposé de Rezé. Les Demangeat avaient beaucoup investi dans le monde des mines et des forges. Son épouse était décédée en 1856.

Ils avaient eu au moins un fils, Georges, lui aussi, né en 1828. Il se maria en 1857 avec Valentine Richard, de Pornic. Il décéda dans cette ville en 1868, sept ans avant son Père donc. Le couple eut trois enfants dont un seul vécut, Georges-Charles, né en 1860 à Pornic, rentier, décédé à Nantes en 1888. C'est lui qui vendit les Naudières. Célibataire, sans enfant, il n'avait pas d'héritier direct.

La vente se fit en 1890.

3 - Les missions africaines

Par Michel Kervarec

Le 28 mai 1890, le domaine des Naudières changeait de propriétaire. Georges Demangeat, de Pornic, cédait l'ensemble à la Société des Missions africaines de Lyon, représentée par le Père Gaston Desribes.

Deux sœurs, Félicie et Clémence Pescherard, de Tours, avaient fait don de l'argent nécessaire à l'achat.

Le séminaire Notre Dame des Missions voyait le jour. Il ouvrit ses portes dès novembre 1890 avec seulement 26 élèves et 3 professeurs. L'enseignement s'arrêtait à la 4^e. Tous ne devaient pas devenir prêtres. De cette première promotion, cinq seulement furent dans le cas, dont Auguste Moreau, de Bouaye, le seul du département.

Après la 4^e, les études se poursuivaient à Clermont-Ferrand dans un premier temps. Par la suite, ce fut à Offémont dans l'Oise.

On note que les Missions africaines ne furent pas touchées par les mesures relatives aux congrégations prises par le gouvernement en 1903-1904.

Les effectifs des élèves devaient rapidement grossir grâce aux recruteurs. Ainsi, en 1895, le Père Moison fit entrer 15 jeunes venus du Finistère. Cette année 1895 marque un tournant avec la construction de la chapelle à la place d'une mare. C'est aussi l'aménagement de la galerie avec arcades dans le bâtiment d'origine.



La chapelle et la grotte

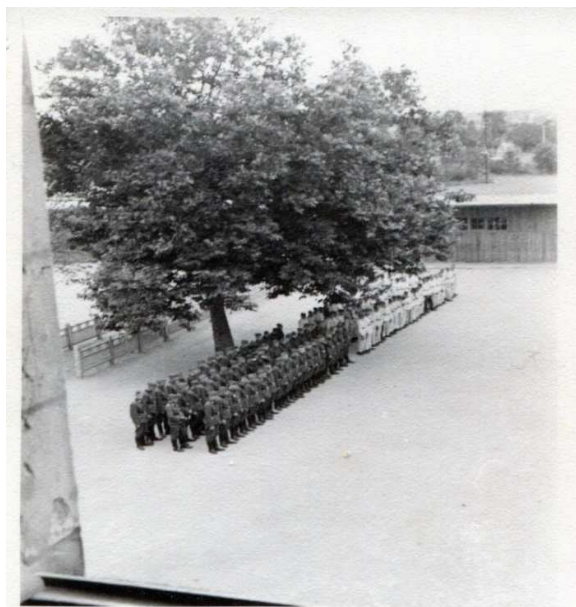
La seconde grande mutation intervient en 1937. On décida d'élargir l'enseignement jusqu'à la classe de philosophie. Les locaux devenant insuffisants, c'est alors que l'on construisit les deux ailes, dont l'une dans le prolongement de la chapelle. De 1890 à 1937, le séminaire avait formé 1 170 jeunes. Maintenant, certaines années, on allait compter plus de 300 élèves dans l'établissement. Les séminaires de Clermont-Ferrand et de Beaudonne, au Pays Basque, allaient envoyer leurs grands élèves terminer leurs études à Rezé.



Les Naudières après agrandissement

Après la scolarité proprement dite, ceux qui se destinaient à la vie missionnaire allaient passer deux ans de noviciat à Chanly, près de Namur, en Belgique. Après le service militaire, venaient quatre ans d'études de théologie à Lyon, puis on se préparait à être prêtre.

En 1987, l'établissement prit le nom d'Ecole Dorgère, du nom d'un ancien élève devenu missionnaire, mort en 1900 de la peste contractée en soignant un malade. Mais le nom d'origine se maintint et finalement prévalut.



Peloton de soldats allemands dans la cour

La guerre allait bouleverser la marche de l'établissement. En décembre 1940, l'armée allemande pénétrait aux Naudières et s'y installait, ne laissant d'autre choix au personnel et aux élèves que de partir. Ils trouvèrent refuge à Nantes, rue du Ballet chez les Frères de Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle.

Cette situation dura jusqu'aux bombardements de septembre 1943. Il fallut trouver un nouveau havre, deux en réalité, puisque le séminaire se partagea entre Saint-Sauveur-de-Landemont et Saint-Laurent-des-Autels, dans les Mayennes.

Il en fut ainsi jusqu'à la libération de Rezé, fin août 1944, après quoi la vie reprit peu à peu son cours normal. Les années 50 allaient être marquées par un don ; la chapelle reçut son orgue en janvier 1954. Il appartenait, à l'origine, au Sacré-Cœur de Montmartre.

Les années 1960 allaient voir une forte baisse des effectifs ; phénomène général. Il y eut un regroupement avec d'autres séminaires mais, en 1960, les effectifs restaient trop insuffisants et l'établissement fut contraint de fermer ses portes. Le dernier supérieur fut le père Michel Durif. Les

bâtiments ainsi que les terrains attenants furent vendus à l'évêché. Les Missions conservèrent une autre partie du domaine sur laquelle fut construit un Centre d'animation missionnaire avec hébergement pour les anciens et pour ceux qui étaient de passage à l'occasion de congés. L'inauguration eut lieu en 1972.

Plus tard, les Sœurs de Saint-Gildas devaient s'installer sur une partie du terrain conservé par les Missions africaines. Dans les locaux de l'ancien séminaire, un Centre spirituel avait été créé. Aujourd'hui, le Centre des Naudières est géré par une association dont Philippe Arrouet, directeur, est le principal animateur.

La Société des missions africaines est dirigée par Michel Bertonneau qui a succédé à Jean Vincent.

Le Père Francis Athimon, un des résidents, a bien voulu nous parler de son expérience. Nous reproduisons intégralement sa contribution, à suivre.

Les Naudières : un camp militaire républicain **(1793-1794)**



Infanterie vendéennes et cavalerie républicaine

1 - Le camp des Naudières : un immense bivouac

1 - Le camp des Naudières : un immense bivouac

Par Yves Lostanlen

Connu comme base des troupes républicaines appelées à vaincre la révolte vendéenne, fin août 1793, le camp des Naudières est cité dans la plupart des récits des événements militaires. Mais son organisation et sa vie interne restent totalement ignorées, bien que, pendant quelques jours, il ait compté 6.000 soldats et constitué un pôle stratégique essentiel quand la Convention a décidé d'employer de grands moyens pour en finir avec la Vendée.

Alors, outre les Mémoires de Kléber¹ et l'ouvrage de Savary, un de ses officiers, intitulé *Guerre des Vendéens et des Chouans contre la République française*², qui donnent des éléments sur l'importance du camp et des mouvements de troupes, il restait une source à explorer, celle du Service Historique de la Défense au château de Vincennes, où sont consultables les registres d'ordres du jour et de correspondances des généraux placés à la tête du camp. Les ordres du jour n'étaient pas quotidiens, loin s'en faut ; ils contiennent des directives concernant l'organisation interne de l'armée et aussi sur les opérations militaires à mener. En privilégiant le regard sur le premier objet, on perçoit un peu mieux les conditions dans lesquelles s'est concentrée une présence militaire aussi considérable sur le territoire de Rezé.

POURQUOI LES NAUDIÈRES ?

La Convention a tiré les leçons de l'attaque de Nantes par les Vendéens les 28 et 29 juin 1793. La ville ne peut être laissée sans autre protection que celle d'une garde des ponts de Pirmil et de la Sèvre (le pont Rousseau).

Ensuite et surtout, le 2 septembre 1793, un conseil de guerre, présidé par le conventionnel Reubell, s'est tenu à Saumur.

Canclaux y a participé en tant que général en chef de l'Armée des Côtes de Brest. C'est à cette armée que le conseil a décidé d'adjoindre celle dite de Mayence, commandée par le général Aubert-

Dubayet, appelée en renfort dans l'ouest. Il fut décidé de marcher sur Nantes. De là, une avant-garde aurait à balayer le pays de Retz et l'ouest de la Vendée jusqu'à Montaigu. Le gros de la troupe, lui, prendrait la route de La Rochelle par Clisson.



Cadastre

Ces deux parties de l'armée se rencontreraient à Mortagne le 16 septembre. Les rebelles reflueraient sur l'Armée des Côtes de La Rochelle dont cinq divisions partant des Sables, de Luçon, de Fontenay, de Saumur, d'Angers, se

¹ KLEBER, *Mémoires politiques et militaires 1793-1794*, présentés et annotés par Roger Nougaret, Tallandier, 1989

² SAVARY, *Guerre des Vendéens et des Chouans contre la République française*, 6 tomes publiés à partir de 1824. Pour la période étudiée ici, il est fait référence au tome 2

seraient trouvées, dès le 14, respectivement à Saint-Fulgent, La Roche-sur-Yon, La Châtaigneraie, Vihiers et au pont-Barré, sur le Layon³.

La Convention pense donc régler le sort de la Vendée en quelques jours. Il fallait pour cela une base à la sortie au sud de la ville de Nantes. Si les stratèges arrêtent leur choix sur les Naudières, c'est qu'ils en ont probablement pesé les avantages suivants :

- Cette propriété couvre près de 10 hectares d'un seul tenant. Elle a été déclarée bien national puisque le « *ci-devant Cornulier fils* »⁴ issu de l'une des plus grandes familles possédantes du pays nantais, a quitté la France avant juin 1792⁵.
- Sur le rebord du plateau, avant la déclivité vers Nantes, elle se situe à proximité de la route de La Rochelle qui la borde à l'ouest, voie importante qu'il convient de surveiller ; elle est protégée à l'est par la Sèvre qui coule à quelques centaines de mètres et qui constitue aussi une ressource en eau.
- Au sud, la lande de Ragon, commun d'une vingtaine d'hectares qui prolonge les Naudières, n'est qu'à deux kilomètres des Sorinières, où la route des Sables vient rejoindre celle de La Rochelle.
- Elle n'est pas loin non plus de la propriété de la Balinière qui appartient à une famille de négociants et armateurs favorables aux idées nouvelles, et d'où un poste militaire peut contrôler la route de Machecoul.

L'armée était très mobile, habituée aux bivouacs et campements de fortune. Il n'est donc pas surprenant qu'il n'y ait aucune trace d'une sollicitation du Génie pour concevoir l'affectation de l'espace, les fonctionnalités, les circulations, et de réaliser des travaux de viabilité. D'ailleurs, le corps du Génie auprès de l'armée de l'Ouest, qui ne se composait en décembre 1793 que d'un ingénieur géographe, d'un dessinateur assisté de trois aides, de cinq préposés à la levée de plans, de six porte-chaines⁶, n'était certainement pas plus étoffé quatre mois plus tôt. C'est donc au niveau de chaque bataillon – effectif théorique de 800 hommes, mais réel de 4 à 500 – que l'installation devait être pensée et réalisée : tentes collectives de seize places pour les soldats, de deux pour les lieutenants⁷. A tout commandant de bataillon incombait la responsabilité complète de son unité dans les autres domaines : cuisine et répartition des rations, formation, discipline.

LES FORCES REPUBLICAINES

Le 23 août 1793, la Convention décrète « *la réquisition permanente de tous les Français* » devant les menaces d'invasion étrangère aux frontières et les révoltes intérieures, en particulier celle de l'ouest. Barère, membre du Comité de salut public, proclame :

³ Emile GABORY, *Les guerres de Vendée*, R.Laffont, coll.Bouquins, 1989, p.254-255

⁴ Il s'agit de Jean-Pierre de Cornulier né en 1750, capitaine au régiment de Royal-Pologne, réformé en 1788, qui a émigré à Naples. Il rentrera en France en 1802. Célibataire, il mourra en 1825. (cf. *Généalogie de la maison de Cornulier*, 1884, p.102)

⁵ La municipalité de Rezé n'appréhendait qu'imparfaitement la réalité car, le 7 juin 1792, elle déclarait : « *de Cornulier Père, demeurant à Nantes, possède beaucoup de biens sur notre territoire ; nous soupçonnons son fils, capitaine de cavalerie, d'avoir émigré quoiqu'il ne possède, à notre connaissance, aucun bien dans notre commune* » (A.M.Rezé. 1D1, folio 84)

⁶ A.M.Nantes H2.19

⁷ C'est ce qu'écrivent Erckmann-Châtrian dans *Histoire d'un paysan* (1869) roman populaire fort bien documenté sur l'armée de Kléber

« Les jeunes gens iront au combat ; les hommes mariés forgeront des armes et transporteront des subsistances ; les femmes feront des tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux ; les enfants mettront le vieux linge en charpie, les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la République »⁸.

Le cadre est fixé : mais quelle application dans le territoire insurgé qui, délimité en gros par la Loire de son embouchure à Saumur, de cette ville à Fontenay, puis aux Sables, l'océan fermant ce quadrilatère, défie la République depuis la mi-mars ?

Jean-Clément Martin, dont les travaux sur la guerre de Vendée font autorité, brosse un tableau éclairant sur les troupes républicaines qui sont envoyées et dont les effectifs atteignent 50 000 hommes en mars et 75 000 en décembre 1793 : *« Ces troupes sont animées d'un mouvement incessant : des renforts ne cessent d'arriver pour remplacer les bataillons et les compagnies qui obtiennent de servir sur d'autres fronts ou qui, simplement, retournent à la vie civile... Le brassage de soldats venus de tous les horizons ne garantit ni la qualité, ni même la quantité des hommes effectivement disponibles... La situation des volontaires est d'autant plus critique en effet que l'intendance est particulièrement inefficace. Dans cette guerre qui exige de fréquents déplacements, l'armée campe sans matériel... L'enthousiasme, la débrouillardise, ou la désertion, doivent suppléer à tout »⁹.* Cette analyse aidera à comprendre la teneur de certains ordres du jour des généraux qui sont reproduits plus loin.

Le renfort de l'armée de Mayence et de ses 12 000 hommes, *« parfait exemple de la troupe d'Ancien Régime, accentue encore l'hétérogénéité des Bleus »* souligne Jean-Clément Martin dans les pages qui viennent d'être citées. Mais, selon Jean-Joël Brégeon, biographe de Kléber¹⁰, sa réputation, son expérience, et sa discipline vont constituer le fer de lance des forces qui auront pour mission de détruire le territoire insurgé.

NANTES ET REZE : EN ETAT DE GUERRE

A Nantes, grossie de nombreux réfugiés républicains, la population qui, avec le général Canclaux, a tenu tête à la grande attaque vendéenne des 28 et 29 juin 1793, vit des moments difficiles. Elle doit loger les militaires ou s'acquitter d'une taxe, comme le prescrit la décision municipale du 30 juillet 1793. L'armée de l'Ouest - ou des Côtes de Brest - compte de 3 à 4 000 soldats sur la place de Nantes. Le 2 octobre 1793, dans le 7^e et dernier arrondissement, celui des Ponts, elle se compose du 12^e bataillon de Seine-et-Oise, 618 hommes, et du 5^e bataillon du Bas-Rhin, 307 hommes, soit 925 hommes en tout¹¹. Et, illustrations de l'analyse de Jean-Clément Martin, deux documents nantais¹² montrent d'une part, les difficultés matérielles dans lesquelles se débat l'armée, le commandant de la place demandant au maire le 3 novembre 1793 des logements, *« car la rigueur de l'hiver ne permet plus de bivouaquer »*, et d'autre part, un certain laxisme qui fait bondir le responsable de l'arrondissement des Ponts, Chauveau fils, le 21 décembre 1793 : *« Les concierges du pont Rousseau sont souvent absents, souvent ivres. Ils ne remplissent pas leurs devoirs si délicats pour la sûreté de la place »*.

⁸ Cité par Denis RICHET, dans le *Dictionnaire critique de la Révolution Française* de FURET et OZOUF, Flammarion, 1992, Institutions et créations, p.157

⁹ Jean-Clément MARTIN, *La Vendée et la France*, Seuil, 1987, pages 134 à 137

¹⁰ Jean-Joël BRÉGEON, *Kléber*, Perrin, 2002

¹¹ A.M.Nantes H2.19

¹² A.M.Nantes H2.5

Arrondissement de Couvreur Dupuy
 Sept 3 différents corps de pour
 former un cadre estimé à 200.

Arrondissement de Chézigné
 1^{er} B^{on} de Chamure de la Manche - 590

Arrondissement de Ponts
 12^{es} B^{on} de Lécun Kose, détaché pour
 escorte - 618.
 5^e B^{on} Dubare Rhin - 307.
 Total - 925.

Recapitulation Commandants des
 Arrondissements

Richelieu - 946.	Les Censeurs
Paris - 835.	Marchais
Reims - 916.	Passelot
Namur - 830.	Leborgne
Couvreur Dupuy - 200.	Fournier
Chézigné - 590.	Pinet
Chamure - 925.	Chauveau
Total - 5142	

Effectifs militaires dans l'arrondissement des ponts
à Nantes

A Rezé, les mouvements de population ont été nombreux depuis le début de la rébellion. Par conviction ou par opportunité, sûrement dans des conditions difficiles, beaucoup d'habitants se sont réfugiés à Nantes, s'ils se sentaient proches des Républicains, ou dans des communes du sud-Loire aux mains des insurgés dans le cas contraire.

En effet, il faut se rappeler que « les autorités militaires ont fait raser tout obstacle au tir des canons et toute bâtisse pouvant servir de redoute aux troupes royalistes, et ce, jusqu'à 500 m des lignes de fortification. Pont-Rousseau, déjà fort maltraité pendant les journées de siège de Nantes les 28 et 29 juin, est alors livré aux flammes puis rasé entièrement »¹³.

Dans une délibération du 1^{er} septembre 1793 où elle doit répondre à la demande de réquisition de deux cavaliers par l'administration, la municipalité justifie son impuissance par les attendus suivants : « vu les troubles qui agitent continuellement notre commune... vu pareillement l'état actuel de dévastation où cette même commune se trouve réduite par l'incendie presque total dont elle vient d'être victime... »¹⁴.

Ainsi se trouve planté le décor dans lequel a fait irruption le camp des Naudières.

L'INSTALLATION AUX NAUDIÈRES

« Le 26 août 1793, le général Canclaux sort de Nantes à la tête de 5 000 hommes. Il annonce, à 9 heures du soir, qu'il s'est emparé du poste des Sorinières presque sans coups de fusils. De son côté, le chef de brigade Rademacher a emporté le château de la Maillardière »¹⁵. Le 28 août, Canclaux nomme le général Beysser à la tête du camp des Naudières, où, précise Kléber, « il commande 6 000 hommes, sa gauche étant appuyée au ravin de la rivière de Sèvre et sa droite à la route de Montaigu. Grouchy avait à ses ordres un camp de 2 000 hommes ; par sa position au camp des Sorinières, il formait l'avant-garde du corps de Beysser. Les deux camps avaient pour objet de couvrir la ville de Nantes »¹⁶.

Faute de sources écrites, on peut supposer que les commandants de la dizaine de bataillons qui composent l'armée des côtes de Brest, ont fait installer les tentes, le matériel, l'armement, les vivres, dans les espaces qui leur ont été délimités par l'état-major. Des habitants des environs sont réquisitionnés pour abattre des arbres, creuser des tranchées, élever des talus¹⁷.

¹³ Michel KERVAREC, *Rezé pendant la Révolution et l'Empire*, 1982, p.79

¹⁴ A.M.Rezé, 1D1, folio 138

¹⁵ SAVARY, op.cit. p.72

¹⁶ KLEBER, op.cit. p.63

¹⁷ Michel KERVAREC, op.cit. p.82

Grosso modo, si l'on se réfère à la description sommaire de Kléber et à des allusions à la lande de Ragon qui apparaîtront dans des documents plus tard, le camp s'étendait sur 1,5 km des Trois Moulins à la Morinière et sur 2 km au sud vers Ragon. Cela explique que des généraux ont confondu parfois Naudières et landes de Ragon.



Nécessaire de campagne de Kléber

ASSAUTS VENDEENS

Le plan arrêté à Saumur est mis en application, même si les Vendéens tentent à deux reprises de contrecarrer l'installation du camp : le 30 août et surtout le 5 septembre. Ce jour-là, les rebelles, commandés par Lyrot et Charette, attaquent sur plusieurs fronts, du côté de la Sèvre et aux Sorinières. Les Républicains pensent avoir partie gagnée, mais, par la route de Machecoul, les Vendéens s'emparent du poste de la Balinière, tenu par la garde nationale nantaise, et menacent le camp des Naudières sur ses arrières.

Savary relate l'épisode à partir des rapports de l'armée républicaine¹⁸ : « Canclaux fut averti qu'une autre colonne menaçait le poste de la Balinière ; il y courut et trouva des dispositions pour recevoir l'ennemi déjà faites par l'adjudant-général Lantal qui, par prudence, avait fait détendre son camp et envoyé ses bagages en ville. Les deux bataillons du 109^e régiment, ayant à leur tête les chefs de brigade Michon et Feydiou, étaient placés sur la chaussée attendant l'ennemi. Le général en chef alla, avec l'adjudant-général Lautal, reconnaître la droite de la position par laquelle il paraissait que le dessein des rebelles était de la tourner. Il était occupé de quelques dispositions lorsqu'il entendit, sur sa gauche, un feu considérable de mousqueterie et d'artillerie. C'était une nouvelle colonne de l'ennemi qui passant entre l'avant-garde et le camp de la Balinière, attaquait les derrières du camp des Naudières vers la droite. Un poste du 12^e bataillon de Seine-et-Oise s'étant replié trop précipitamment avait porté dans le camp quelque désordre qui aurait pu avoir des suites funestes sans la fermeté du 3^e bataillon de l'Orne, dont le premier feu arrêta l'ennemi. Bientôt arrive le général Beysser, ramenant de la gauche des troupes victorieuses. Le général Vergnes, chef de l'état-major, disposait de ce qui restait de troupes dans le camp, ainsi que de l'artillerie, pour sa défense. Les bonnes dispositions de ces deux généraux ne laissèrent plus à l'ennemi l'espoir de pénétrer dans le camp, malgré tous ses efforts ; il fut enfin mis en fuite et poursuivi plus d'une lieue par la légion nantaise ».

Il est intéressant de lire la relation de ces événements par un acteur du parti opposé, Lucas-Championnière, de Brains, même s'il n'en a pas une vision globale et aussi précise¹⁹ : « Il y avait un camp de formé à Ragon sous les ordres de Beysser : déjà il commençait à incendier les maisons voisines, suivant les ordres qu'il avait reçus. M. Charette rassembla son armée pour arrêter ses ravages ; le remède qu'on avait choisi pour apaiser la guerre rendait encore les paysans plus furieux. Ils se battirent vigoureusement et l'avantage sembla longtemps être de notre côté. Un renfort sorti de Nantes culbuta bientôt notre armée : on gagna aux jambes et M. Charette retourna encore à Legé.

¹⁸ SAVARY, op.cit. p.114

¹⁹ LUCAS DE LA CHAMPIONNIERE, *Mémoires sur la Guerre de Vendée*, 1904, p.39

La troupe de Port-Saint-Père n'étant point à l'attaque, nous voulûmes essayer si nous pourrions nous seuls mieux réussir que tous les autres : nous eûmes le même sort et nous en revînmes peut-être un peu moins vite ». Lucas-Championnière date son récit de septembre 1793 sans autres précisions ; il situe le combat auquel il a participé « près les bois du Breil » en Bouguenais. Il affirme plus loin qu'il y eut « maintes escarmouches depuis cette dernière affaire jusqu'à l'entrée de la garnison de Mayence ».

A Savary la conclusion de l'épisode : « Cette journée dans laquelle les chefs de la basse-Vendée virent échouer tous leurs projets facilita sans doute la marche rapide de l'armée de Canclaux dans le pays ».

L'ARRIVEE DE KLEBER

Le 8 septembre, Kléber, qui est à Nantes avec sa troupe depuis trois jours, arrive aux Naudières. Il raconte : « Le soir du 7 septembre, Canclaux me remit l'ordre de sortir de Nantes le lendemain avec mon avant-garde pour aller occuper le camp des Naudières que le corps de Beysser devait abandonner à mon arrivée pour se rendre à Paimboeuf.

La colonne de Beysser n'ayant pas encore évacué le camp lorsque ma troupe parut, je la mis en bataille à environ trois cents pas en avant, de manière qu'elle formât une première ligne. Canclaux conçut alors l'idée de profiter du moment de la réunion de ces deux corps d'armée, destinés à fournir la même carrière, pour faire fraterniser les braves soldats qui les composaient, en leur faisant vider ensemble quelques barriques de vin à la prospérité de la République »²⁰.

Kléber passe donc une première nuit, le 8 septembre, au camp des Naudières. Le lendemain matin, les généraux Canclaux, Grouchy, Aubert-Dubayet, reviennent au camp car ce dernier qui doit s'y établir le 11, veut en faire la reconnaissance.

UNE SUCCESSION DE COMMANDANTS

Le tableau qui suit illustre la véritable nature du camp des Naudières : les formations militaires accueillies n'ont pas vocation à y rester au-delà de quelques jours. Ce n'est pas une base défensive ou logistique, comme l'a écrit Kléber au début de ses Mémoires, mais un point de départ pour une reconquête de territoires exclus de la légitimité républicaine. Toutefois, et là le raisonnement de Kléber est juste, par l'importance des troupes qu'il concentre, le camp s'avère également un rempart protecteur de la ville de Nantes.

<u>Dates</u>	<u>Commandants du camp</u>	<u>Actions</u>
26 août	Beysser (armée des côtes de Brest)	Canclaux prend Les Sorinières
28 août	Beysser confirmé dans ses fonctions	
5 septembre		Attaque vendéenne
8 septembre		Arrivée de l'avant-garde de Mayence. Beysser part pour le château d'Aux

²⁰ KLEBER, op.cit.p.77

9 septembre	Kléber	
10 septembre		Kléber, Canclaux, Grouchy partent pour Saint-Léger
13 septembre	Haxo, commandant la réserve de l'armée	Vimeux et Beaupuy, 1 ^e et 2 ^e brigades, partent vers Villeneuve et Saint-Colombin
24 septembre	Retour de Kléber	Plusieurs défaites (Coron, Torfou, Montaigu) ont amené Canclaux à faire un nouveau plan
6 octobre	L'armée de Mayence quitte les Naudières (définitivement) pour Tiffauges	

Que devient alors le camp ? Ce qui est certain, c'est qu'il n'entre plus dans les stratégies militaires du moment. On peut supposer qu'il est remis à disposition de la garnison de Nantes.

LA VIE EN CAMP

Les ordres du jour des généraux, par les dispositions pratiques qu'ils édictent, reflètent assez bien une partie des problèmes que le commandant du camp avait à régler. En s'appuyant sur les registres qui contiennent ceux de Beysser et de Kléber, ainsi qu'aux correspondances qu'ils ont écrites dans les mêmes périodes, on peut se faire une idée de la vie au camp des Naudières.

Ordre du jour de Beysser, le 1^{er} septembre 1793²¹ :

Conformément à l'ordre du général en chef, le général Beysser, commandant du camp de la Lande de Ragon recommande à ses compagnons d'armes l'exécution des dispositions suivantes :

1

Une consigne sévère sera établie au poste du pont Rousseau par lequel il sera prescrit de ne laisser entrer de l'armée en ville que les officiers généraux, leurs aides de camp, les adjudants généraux, leurs adjoints, les chefs de corps et parmi les autres militaires, ceux qui seront porteurs d'une permission de leurs chefs visée par le commandant du camp ou l'un des deux commandants d'avant-garde.

2

Il sera fait trois appels par jour.

3

Les bataillons, les compagnies seront exercées deux fois par jour au maniement des armes par les officiers présents et par leur soin et un des sous-officiers. On s'occupera en même temps de la visite des armes.

4

Il est défendu aux chefs des bataillons de donner aucune permission d'aller en ville. Un vagemestre seulement sera envoyé chaque jour à Nantes pour en rapporter les lettres. Dix soldats par bataillon pourront aussi être envoyés avec un sergent pour les commissions de leurs camarades.

²¹ Service Historique de la Défense, B5.78

5

Chaque bataillon fournira cinquante travailleurs pour la tenue du camp.

Ordre du jour de Beysser du 2 septembre :

1

Les commandants de bataillon enverront au chef de brigade l'état de situation de leur corps respectifs.

2

Les bestiaux conduits par ceux qui les ont capturés seront menés au premier poste de la ville. Des mesures exactes seront prises pour le paiement des indemnités.

Ordre du jour de Beysser du 4 septembre :

Il est ordonné au commandant du poste avancé du pont Rousseau de ne laisser entrer en ville que les chefs de brigade et les officiers porteurs d'ordres. Tous autres militaires, de quelque grade qu'ils soient, non munis d'une permission signée du général ou du chef de brigade le plus ancien, ne pourront entrer en ville sous aucun prétexte.

Il est ordonné au commandant de la gendarmerie nationale de laisser au camp une brigade pour faire la police après l'appel. Cette brigade passera les vingt-quatre heures dans le camp et remplira toutes les fonctions qui lui sont prescrites par les règlements.

Il est ordonné au commandant Balleroy fils de faire conduire au camp de la Naudière les chevaux qu'il annonce avoir été laissés dans les écuries. Ils y seront employés au service de la République.

Il est ordonné au commandant de la légion nantaise de faire monter à cheval sa cavalerie au coup de canon de la diane²², de la distribuer en deux patrouilles qui iront à la découverte en dehors des postes avancés.

Dans sa correspondance²³, Beysser demande à Grouchy le 2 septembre « *de faire donner des manteaux aux chasseurs et aux hussards* » ; le lendemain, il requiert du même destinataire « *200 ouvriers à pioche et à pelle et une centaine d'hommes à hache* ».

Ordres du jour de Kléber²⁴

Les directives relevées ici concernent différents campements où son armée s'est établie, à Montaigu et dans les environs, entre le 27 septembre et le 13 octobre. Sans trahir l'histoire, on peut concevoir que ces principes d'organisation avaient été valables au camp des Naudières quelques jours plus tôt.

²² Diane : batterie ou sonnerie pour annoncer le réveil

²³ Service Historique de la Défense B5.92

²⁴ S.H.D. B5.89

28 septembre : aussitôt que les tentes seront arrivées, chaque bataillon s'empressera de les faire tendre au cordeau sur deux rangs [...] conformément au règlement qui sera également observé pour la garde de police, les feux et les latrines. Les chefs de bataillon commanderont ensuite les hommes de corvée pour enterrer les restes de bestiaux qui infectent le camp.

1^{er} octobre : l'armée se met en marche à midi... Tentes et bagages seront chargés sur les voitures.

3 octobre : des mesures très sévères vont être employées contre les femmes qui suivent encore les bataillons²⁵.

8 octobre : trois fois par jour, on prendra les armes :

- le matin à la diane jusqu'au jour et au moment où les patrouilles envoyées à la découverte seront de retour.
- à l'heure de midi jusqu'à une heure, les chefs de bataillon profiteront de cette sortie pour instruire la troupe de ses devoirs et l'exercer sur le maniement des armes et des manœuvres.
- une demi-heure avant la nuit et jusqu'à la nuit close.

11 octobre : ici Kléber se borne à transcrire une note du général en chef Léchelle. Il est ordonné au citoyen commissaire des guerres, faisant fonction d'ordonnateur à la suite de l'armée, de faire tuer journallement des bœufs pour le service de ladite armée, attendu qu'il est interdit à tout militaire de prendre ailleurs qu'à la boucherie la viande qui lui revient d'après la loi pour sa subsistance.

22 octobre : Kléber a gagné la bataille de Cholet le 17 octobre. Après avoir bivouaqué à Nantes au camp de St-Georges le 20 octobre, il est alors à Oudon avant de se lancer à la poursuite des Vendéens qui ont entamé leur marche vers Granville. Demain, la générale²⁶ battra à 7 h 30. L'armée partira à 8 heures très précises... Le pain, la viande, seront rendus au camp à 5 heures précises. Les commandants des différents corps veilleront à ce que leur troupe prenne l'un et l'autre pour un jour. L'eau de vie sera délivrée à raison d'une bouteille pour seize hommes, le lieu de distribution sera à la droite du camp vis-à-vis du parc des voitures.

24 octobre : l'étape d'Ancenis passée, l'armée de Kléber se trouve à Candé. Demain, l'armée se mettra en marche à 10 heures du matin. Les soldats auront soin de faire la soupe et la mangeront de bonne heure.

Dans la grisaille du quotidien, les soldats et leurs chefs étaient sans doute loin de penser que leur rude mission inspirerait la grandiloquence de Victor Hugo, 50 ans plus tard : « Oh ! Que vous étiez grands au milieu des mêlées, soldats ! L'œil plein d'éclairs, faces échevelées... »²⁷.

LES NAUDIÈRES, APRES LE CAMP

Les Mayençais partis, le site des Naudières n'a plus l'honneur des communiqués. Il ne faut pas conclure qu'il ait été totalement abandonné alors que la surveillance du territoire proche de l'accès sud à la ville de Nantes est plus nécessaire que jamais ; la déclaration de l'agent national de Rezé devant la municipalité le 24 novembre 1794, soit plus d'un an après la période des grandes batailles, atteste ce besoin : « *Notre commune est tous les jours fréquentée par les brigands...* »²⁸.

²⁵ Jean-Clément MARTIN, op.cit. p.139 : « *les camps accueillent libéralement les femmes habituelles aux grandes concentrations de soldats* »

²⁶ Battre la générale : envoyer un signal aux troupes grâce à une batterie de tambour

²⁷ Victor HUGO, *Les Châtiments*, 1853

²⁸ A.M.Rezé 1D1, folio 195

Mais la superficie que le camp a occupée est vaste et des postes de contrôle sont probablement maintenus en bordure de la route de La Rochelle, dans la lande de Ragon. Ainsi, relève-t-on, le 9 mai 1794, que le général Crouzat, qui a commandé une des colonnes infernales de Turreau, quitte le camp de Ragon pour s'installer aux Sorinières²⁹.

En revanche, la propriété même des Naudières n'est plus occupée militairement : l'expert, dépêché par l'administration départementale, qui procède le 25 avril 1794 à l'estimation des biens du « *ci-devant Cornulier* » ne fait aucune allusion dans son rapport à cet usage³⁰.

Voici sa description du bien national nommé « *la Nodière* » provenant de Cornulier fils, émigré : ce bien est susceptible d'être divisé, dit l'expert, « *nous l'avons mesuré, arpenté et estimé* » :

« La maison principale est totalement brûlée. Il ne reste que les murs qui sont en ruine. Le terrain du bâtiment et la cour comprise contient en superficie 18 cordes 10 pieds. Un jardin entouré de murs garni d'arbres sur 7 cordes. Au-delà de la maison, un parc renfermé de murs dont une partie est démolie. Ce parc est planté en vigne, terre labourable, pré et une partie en bois partiellement abattue. Toute la vigne est à la main. Superficie : 17 journaux 45 cordes. Un canton de vigne de 78 cordes ».

Sachant que le journal équivaut à ½ hectare, la corde à 50 m² et le pied à 0,10 m², on obtient ainsi un ensemble d'un seul tenant de près de 10 hectares.

L'expert, qui était accompagné de deux officiers municipaux de Rezé, poursuivra sa visite par trois borderies au Chatelier et une à la Galotière, puis le moulin de « *l'Enaudière* », des prairies à Pont-Rousseau, qui appartenaient aussi à de Cornulier. L'expert aura passé quatre jours sur le terrain.

Une chapelle existait avant la Révolution : le rapport n'en fait pas état car elle avait dû être rasée. C'est là que le 7 août 1747, Jean-Baptiste de Cornulier (1709-1793), seigneur de « *l'Esnaudière* » et de la Sionnière en Teillé, avait épousé Anne-Marie Cosnier de la Bothinière (1709-1764). Ils eurent deux enfants : Jean-Pierre, dont il a déjà été question, et Marie-Anne sans descendance, comme son frère.

La vente n'aura lieu que plus d'un an après l'expertise. C'est un dénommé Ferrand qui achète la maison et le domaine de « *l'Enaudière ou des Nodières* », pour 60 000 francs, le 21 juillet 1795. Plusieurs acquéreurs se partagent les autres biens.

DESTINS DE GENERAUX

Le camp des Naudières a vu passer plusieurs généraux à la personnalité, la carrière, la compétence et aux destins très différents.

Kléber, dans ses *Mémoires*³¹, donne son sentiment sur certains d'entre eux.

²⁹ Michel KERVAREC, op.cit. p.112

³⁰ A.D.L.A. Q 71

³¹ KLEBER, op.cit. p.63

Des éléments puisés dans le dictionnaire biographique d'Emile Gabory qui clôt « *Les guerres de Vendée* »³² permettent de compléter les notices qui suivent.



Emmanuel de Grouchy

Emmanuel de Grouchy (1766-1847) a servi comme colonel dans un régiment de dragons ou de chasseurs à cheval. Il a été élevé au généralat par son tour d'ancienneté de grade. « *Il a des talents et tous les agréments que donne une éducation soignée et le grand usage du monde* » dit de lui Kléber. Suspendu comme ci-devant noble le 30 septembre 1793, il est réintégré dans l'armée en novembre 1794. Il sera général d'Empire.

Jean-Michel Beysser (1753-1794). Kléber n'hésite pas à le qualifier de Roger Bontemps, c'est-à-dire de bon vivant ; il ajoute : « *le dieu du plaisir comblait tous ses vœux ; il encaissait tour à tour, et souvent d'une manière peu délicate, Bacchus et l'Amour. Très insouciant pour l'état militaire, il n'en connaissait pas d'ailleurs les premiers éléments. Il était peu estimé et peu estimable.* » Ces propos doivent être tempérés au regard de la biographie de Beysser³³. D'origine alsacienne, Beysser a exercé la médecine pendant une vingtaine d'années avant d'embrasser la cause de la Révolution et de la défendre dans l'ouest, en particulier à Nantes avec Canclaux. Il prit le parti des Girondins qui contestait la légitimité de la Convention montagnarde. Sommé de se désavouer le 11 juillet 1793, il n'obtempère pas. Comme il n'a pas su soutenir Kléber à Torfou le 18 septembre 1793, il est décrété d'arrestation dès le lendemain. Il sera exécuté le 13 avril 1794.



Jean-Michel Beysser



Jean-Baptiste Canclaux

Jean-Baptiste Canclaux (1740-1817) comte. C'était le plus instruit de tous les officiers généraux qui ont été employés dans l'ouest, selon Turreau. Kléber en parle toujours avec déférence. Canclaux mit Nantes hors d'atteinte des incursions vendéennes. Destitué et emprisonné comme aristocrate (même sort que celui de Grouchy) il retrouve le commandement de l'armée de l'ouest à la chute de Robespierre. Il sera ambassadeur à Naples, puis sénateur.

Nicolas Haxo (1749-1794) Général de brigade à l'armée de Mayence, il a combattu Charette et La Cathélinière de septembre 1793 à mars 1794. Tué en luttant seul contre dix vendéens.



Nicolas Haxo

³² Emile GABORY, op.cit. p.1415 et s.

³³ Françoise NICCOLI, *Jean-Michel Beysser, général républicain (1753-1794)* BSAH Nantes, 1992, pp 123 à 131

Jean-Baptiste Kléber (1753-1800) C'est lui qui remporte les batailles décisives sur les vendéens : Cholet, Le Mans, Savenay. Puis il quitte l'ouest et rejoint l'armée du Nord avec laquelle il gagne la bataille de Fleurus en juin 1794. Il accompagne Bonaparte en Egypte où il est assassiné le 14 juin 1800.



Jean-Baptiste Kléber

En refermant la page de la fin de l'été et du début de l'automne 1793 aux Naudières, il paraîtrait hors sujet de relater la suite des événements, même d'une manière résumée. Par contre, pour rester dans la période, il est intéressant d'imaginer ce qu'aurait pu être la fin du conflit si le plan que Kléber élabore le 7 janvier 1794 et remet au général Turreau avait été mis en œuvre. En voici un extrait³⁴ :

Moyens à employer pour terminer la guerre

La première réflexion qui se présente est d'éviter, avec le plus grand soin, que nos munitions ne tombent entre les mains des rebelles.

L'expérience ne nous a que trop appris qu'en confiant à de petits postes de l'artillerie et des munitions, l'ennemi s'est approvisionné à nos dépens.

Une seconde réflexion, c'est que l'ennemi ne tiendra dans aucun poste et qu'il cherchera seulement à enlever nos convois.

Connaissant parfaitement tous les sentiers, toutes les issues du terrain qu'il occupe, il se débandera à l'approche de nos troupes pour se réunir à quelque distance de là ; c'est ainsi qu'en paraissant et disparaissant tour à tour, il échappera au moment où on croira le tenir, et pourra encore longtemps inquiéter le territoire de la Vendée. En général, moins il pourra entreprendre, plus il sera difficile à atteindre. Ces réflexions, si elles paraissent justes, indiquent assez la nécessité de circonscrire l'ennemi dans un espace donné, de l'envelopper, de le resserrer de manière à ce qu'il ne puisse échapper ou se rassembler lorsqu'il sera séparé. Un objectif essentiel est encore de chercher à couper les vivres à l'ennemi, en l'inquiétant et le harcelant sans cesse ; mais il faut surtout gagner la confiance des habitants des campagnes par une exacte discipline des troupes.

³⁴ KLEBER, op.cit. pp.232 et 233

Le séminaire et la vie missionnaire en Afrique



Missions Africaines - Ecole Apostolique de Notre-Dame-des-Missions - PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.)

Les élèves et professeurs missionnaires

- 1 - La fondation de l'école apostolique Notre Dame des Missions**
- 2 - La vie du séminaire (1890 à 1936)**
- 3 - La vie du séminaire (1936 à 1968)**
- 4 - La vie missionnaire en Afrique**

1 - La fondation de l'école apostolique Notre Dame des Missions

Par le Père Francis Athimon

« Le 10 Septembre 1890, à 10 h du soir, les Pères Daniel, Jos Bozon, H. Bricet, conduits par le Père Gaston Desribes, entraient aux Naudières, maison transformée en Notre-Dame-des-Missions.



Père Gaston Desribes

« Les Naudières », c'est une ancienne gentilhommière, une grande maison bourgeoise : 47,70 m de long sur 7 m de large et 12 m de haut. Ce bâtiment comprend deux étages. En son milieu du côté ouest, elle est flanquée d'une tour semi-circulaire de 3 m.

A partir de cette date-là, cette demeure devient une maison d'éducation pour des enfants de 11 à 15 ans ayant ressenti une vocation à devenir « missionnaire » plus particulièrement en Afrique et qui sont originaires de l'Ouest de la France.

Cette maison allait accueillir 26 jeunes gens commençant leurs études en 7^e et 6^e. Plus tard, après le *primaire*, ils poursuivront le cycle classique des études secondaires. Ils vont en particulier apprendre le latin, le français bien sûr, les mathématiques, les sciences, l'histoire la géographie etc...

Ces jeunes vont aussi vivre en internat : ils dormiront dans un dortoir, prendront leurs repas dans une pièce aménagée en réfectoire. Une autre pièce assez vaste est consacrée à un lieu communément appelé « salle d'étude ». Les élèves s'y retrouvent à divers moments de la journée pour apprendre leurs leçons et à faire leurs devoirs. Au premier étage du bâtiment, les professeurs, les « Pères » comme ils sont appelés, ont chacun leur chambre et leur bureau sommairement meublés où ils préparent leurs cours et corrigent les cahiers. En dessous, au rez-de-chaussée, il y a les salles de classe.



Le réfectoire



Le dortoir

Très vite, le cursus de l'enseignement se fera de la 7^e à la 4^e, donc il y aura quatre classes. Pour poursuivre leurs études dans les classes supérieures les enfants devront aller à Richelieu, dans la banlieue de Clermont-Ferrand. C'est là que le Père Gaston Desribes a créé la première école apostolique, nom donné encore à ce type d'institution pour les missions africaines en 1872.

En plus de l'enseignement classique, dispensé dans tous les lycées publics de l'époque, les jeunes reçoivent une formation spirituelle appropriée pour qu'ils deviennent des religieux, des prêtres missionnaires prêts à donner leur vie pour aller en mission en Afrique et apporter la religion catholique aux peuples africains, estimés « vivre dans les ténèbres de la non connaissance de leur salut en Jésus-Christ ».

Gaston Desribes, le Père fondateur des Naudières, un homme solide à la barbe généreuse, est prêtre et appartient à une société de prêtres et de frères missionnaires qui s'appelle « La Société des Missions Africaines ».



Mgr Melchior Marion de Brézillac

Cette Société a été fondée en 1856 par un évêque originaire de Castelnaudary au sud de la France, Mgr Melchior Marion de Brézillac, qui fut d'abord missionnaire de la Société des Missions étrangères de Paris. Il fut envoyé en Inde en 1838. Il avait pris le bateau à Paimboeuf, avant-port de Nantes à cette époque.

Ses talents et son dynamisme ainsi que ses idées novatrices, surtout pour la formation d'un clergé autochtone, le firent remarquer et il fut nommé premier évêque de Carumampatti dans le sud de l'Inde. Mais vers 1854, pour diverses raisons, il fut amené à donner sa démission à Rome. Après de longues tractations, elle fut acceptée.

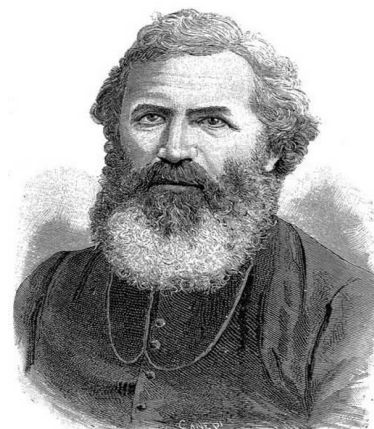
Revenu en France, il souhaitait continuer à être missionnaire, « apostolique », comme il disait. Son attention se porta alors vers l'Afrique. Il désira « évangéliser » les habitants sur leur continent. Le Dahomey l'intéressait particulièrement après qu'il ait fait la connaissance de M. Régis, gérant d'une société commerciale qui exerçait là-bas. Les autorités de Rome à la congrégation pour la propagation de la foi lui demandèrent, exigèrent même, avant de lui donner juridiction sur un territoire de mission, qu'il créa une société de missionnaires comme il en existait déjà : « Les Spiritains » ou « les Verbe Divin ».

Il se mit donc à parcourir les diocèses de France pour proposer son projet. Le 8 décembre 1856, à la chapelle de Fourvière à Lyon, avec 6 compagnons prêtres dont certains étaient encore séminaristes, il consacra cette œuvre naissante dans le but de s'adonner à l'évangélisation des peuples pour lui, les plus abandonnés de l'Afrique.

Bien qu'il mourût trois ans plus tard, le 25 Juin 1859, à Freetown en Sierra Leone, La Société des Missions africaines de Lyon lui survécut. Le supérieur du grand séminaire sis au 150 cours Gambetta, le Père Augustin Planque, prit alors en main les destinées de la Société des Missions. Et peu à peu, celle-ci se développa et envoya des missionnaires en Afrique de l'ouest, le Dahomey et le Nigeria notamment.

A cette époque, les évangélisateurs mouraient rapidement. D'où la nécessité de trouver continuellement de nouveaux volontaires pour regarnir les effectifs des apôtres sur le terrain.

Revenons au Père Gaston Desribes. Né à Tarbes en 1848, non loin de Lourdes dont la renommée commençait à s'étendre, il voulait être missionnaire en Afrique, entra au grand séminaire des Missions africaines et devint prêtre en 1872. Après un bref séjour, missionnaire en Egypte, son supérieur, le Père Planque, le chargea de créer une école apostolique, l'équivalent d'un lycée dispensant l'enseignement secondaire de la 6^e à la classe de philosophie et au baccalauréat. Il crée donc son école au centre de la France près de Clermont-Ferrand au lieu-dit « Richelieu ». A l'époque, les congrégations religieuses sont sous le régime des lois Falloux votées en 1851 et elles obtiennent facilement l'autorisation de créer des établissements d'enseignement tant primaire que secondaire.



Père Augustin Planque

Parmi les préoccupations des supérieurs d'instituts religieux comme la Société des Missions africaines l'une des plus importantes est de trouver des membres qui adhèrent à leur association et acquièrent une bonne formation intellectuelle. Les invitations à rejoindre la Société sont lancées à travers les institutions de l'Eglise, les grands séminaires notamment, dans la mesure où les évêques acceptent. Une autre préoccupation est d'avoir ses propres écoles ou collèges qui fourniraient des candidats au grand séminaire de Lyon appartenant à la SMA qui deviendront plus tard des prêtres missionnaires à l'étranger. Le recrutement se fait alors au niveau des enfants des écoles primaires qui se multiplient également dans les paroisses à ce moment.

Ces postulants à la vie missionnaire reçoivent une éducation et un enseignement en internat, c'est-à-dire qu'ils logent sur place, là où les cours leur sont dispensés. Le collège ainsi créé s'appelle une école apostolique.

Le développement du chemin de fer permet des déplacements dans toute la France. La Société des Missions africaines obtient des billets avec réduction tant pour le personnel enseignant « les Pères » que pour les élèves.

Le Père Gaston Desribes, en même temps qu'il crée l'établissement, enseigne une matière ; il va aussi faire du recrutement de nouvelles vocations : il circule donc dans les diocèses et les paroisses pour lancer l'invitation à la vie missionnaire. En même temps, il s'efforce de quêter, demander une aide financière pour l'œuvre en Afrique. L'appel aux dons est le moyen de financer le fonctionnement de la Société qui n'a pas d'autre activité apostolique pouvant fournir, d'autres revenus, comme une paroisse ou un lycée. Les supérieurs sont les premiers sur la brèche pour trouver à la fois du personnel et de l'argent.

Le Père Desribes vient ainsi quelquefois à Nantes dans les années 1880-1890. Il organise un groupement de bienfaiteurs et bienfaitrices amis des Missions africaines. Ils se réunissent au couvent de la Visitation près de la paroisse St-Clément.

« En 1889, le Père Desribes, supérieur de l'école apostolique de Richelieu, se trouvait en tournée de quête à Nantes. Plusieurs de ses bienfaitrices lui dirent : « Mon Père, puisque vous trouvez des ressources dans nos contrées de l'Ouest, ne leur demanderiez-vous pas aussi des vocations ? Pourquoi n'y fonderiez-

vous pas un petit séminaire sur le modèle de votre maison de Richelieu ? » (cité dans la revue du Petit Missionnaire 1938 par le Père Jolif, élève aux Naudières en 1894 puis professeur).

Le Père Desribes aura à cœur de réaliser une telle demande.

Celle-ci correspondait aussi à la préoccupation du Père Planque et du Père Derisbes. En effet, les élèves originaires de Bretagne allant étudier à Richelieu, en pleine Auvergne, se plaignaient du climat froid et rigoureux qui régnait dans cette contrée en altitude. Ils étaient plus habitués à la douceur des températures océaniques de leur terroir. D'où l'idée de créer un petit séminaire (autre nom d'une école apostolique) en Bretagne.

Il restait à trouver une maison. Voilà comment le Père Jolif raconte le choix des Naudières.

M. Desfossés (décédé en 1931), industriel nantais, lui fit visiter plusieurs propriétés qui étaient alors en vente : l'une à Chantenay, l'autre sur la route de Clisson, la troisième aux Naudières. Cette dernière avait toutes les préférences mais elle était chère. Le propriétaire était M. Demangeat. La propriété était assez vaste. Elle se trouvait en pleine campagne et aux portes de Nantes, elle avait donc toutes les préférences de M. Desfossés et il y voyait son intérêt car ce fervent catholique avait fait bâtir une chapelle semi-publique près de sa maison de campagne à la Rousselière. Ne pourrait-on pas détacher, chaque dimanche, un professeur qui remplirait l'office de chapelain ?

Le choix de la propriété fixé, il fallait trouver les fonds nécessaires pour son achat. Le Père Desribes pria la Sainte Vierge de Lourdes en qui il avait une confiance illimitée. Il fallait maintenant rassembler l'argent pour payer. Le Père Desribes demande d'abord à son supérieur à Lyon, le Père Planque, la somme nécessaire. Mais celui-ci lui répond qu'il n'a pas un sou vaillant à lui donner. Sous-entendu : débrouillez-vous à quêter pour trouver des finances. Il avait d'autres soucis. Il devait faire vivre le Grand Séminaire de Lyon et assurer de l'aide aux missionnaires en Afrique.



Le Grand Séminaire de Lyon

Le Père Jolif raconte : « Le Père s'en va à Tours, frapper à la porte de demoiselles, deux sœurs, Melles Félicie et Clémence Peschenard, qui vivaient ensemble. Pendant qu'il leur expose avec chaleur son projet, l'une des deux demoiselles se tourne vers sa sœur et lui dit : « Si nous donnions notre fortune pour cet achat ? Nous deviendrions ainsi apôtres ». La seconde, qui était aveugle ajoute : « Au ciel où le Bon Dieu me rendra mes yeux, je verrai alors chaque année de nouveaux prêtres sortis de cette maison monter à l'autel. Ma joie en sera augmentée ».

Et la fortune des deux généreuses bienfaitrices servit ainsi à l'achat de la propriété des Naudières qui devint l'Ecole Apostolique Notre-Dame-des-Missions.

2 - La vie du séminaire (1890 à 1936)

Par le Père Francis Athimon



Père Dorgère

L'école « Notre-Dame-des Missions », encore appelée « l'Ecole apostolique » ou encore « l'Ecole Dorgère » du nom d'un célèbre missionnaire nantais au Dahomey, fonctionne dès sa création en 1890.

Sous la direction du Supérieur, les professeurs animent l'école des Naudières. Ce sont des jeunes prêtres frais émoulus du grand séminaire des missions africaines à Lyon. Avant de partir en mission en Afrique, ils sont sollicités pour dispenser les enseignements aux élèves de France durant 2 ou 3 ans. Vers les années 1890-1900, ils ne sont que 4 ou 5 à Rezé. Les correspondances entre le supérieur de la maison des Naudières et le supérieur général, le Père Planque, nous dévoilent un problème récurrent : le manque de professeurs. Chaque école a, à sa tête, un Père supérieur. A Rezé, de 1890 à 1936, se sont succédés à la direction de l'école :

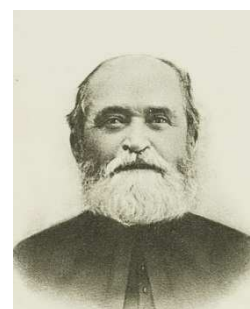
1890 – 1891 : Père Gaston Desribes

1891 – 1894 : Père Hyacinthe Bricet, nommé préfet apostolique du Dahomey, à Ouidah, en 1894

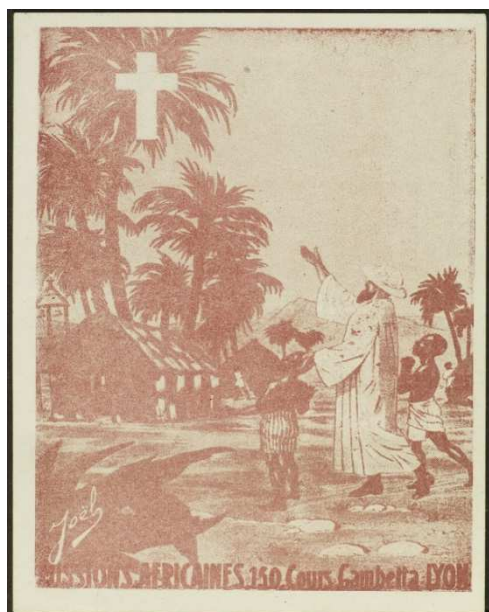
1894 – 1925 : Père Victor Moison : il fut le supérieur qui dirigea l'école le plus longtemps (31 ans)

1925 – 1931 : Père Alphonse Furet

1931 – 1937 : Père Joseph Guérin. En 1936, il fit construire les deux grandes ailes sur les côtés du bâtiment d'origine. L'établissement deviendra alors un lycée allant jusqu'à la classe de philosophie. Auparavant, c'était un collège allant de la classe de 7^e à la 4^e.



Père Moison



Le supérieur, notamment le Père Moison, ayant vécu aux Naudières jusqu'à sa mort en 1933, eut de nombreuses fonctions et responsabilités : trouver les professeurs et le personnel pour assurer la cuisine, la tenue de la ferme qui environne la maison etc... Il gère les finances et doit souvent partir quêter dans les paroisses ou chez les bienfaiteurs. Les jeunes élèves ne paient qu'une modique pension ; il faut aussi ajouter deux ou trois orphelins qui sont totalement pris en charge par l'école. Le supérieur donne son avis et conseille le supérieur général qui le consulte sur différents sujets de la Société des Missions africaines et sur les qualités ou compétences d'un confrère.

Mission en Afrique

Très vite, le Père Moison est aidé par un directeur des études : le Père Furodet. Celui-ci occupe ce poste durant de nombreuses années, et deviendra à son tour, Père supérieur. Il établit les programmes d'études pour les élèves, organise les examens internes à l'établissement et parfois avec les autres écoles apostoliques de Clermont-Ferrand (Richelieu), de Lyon, de Kadier en Keer en Hollande. Il veille au bon niveau des études et incite ses professeurs à forger « un solide caractère » aux élèves. Il s'agit de préparer des missionnaires qui devront faire face à beaucoup d'imprévus.

Le supérieur est aussi aidé par un autre adjoint, appelé le « recruteur ». Celui-ci voyage beaucoup : il parcourt tous les diocèses de l'Ouest de la France pour trouver ainsi des élèves qui rentreront dans l'établissement à Rezé. Il visite les écoles catholiques pour parler des missions en Afrique. Les lettres des missionnaires sont imprimées dans des brochures et relatent la vie en Afrique. A cette époque, à cause des maladies tropicales, les missionnaires ont une durée de vie en mission très brève (3 ou 5 ans). Il fallait donc toujours trouver des vocations à la vie missionnaire.

Cette vocation passe par de nombreuses années d'étude dont les fameuses études classiques qui mènent au baccalauréat. Nous connaissons, année par année, le nombre des nouveaux entrants à l'école des Naudières. Ils sont entre 15 et 30 recrutés par an de 1890 à 1936. Le maximum fut atteint en 1921 avec 50 entrées. Le recruteur, le Père Barathieu, avait alors fait merveille ! Les 50 à 75 élèves de 12 à 16 ans, sont répartis dans les 4 classes de l'établissement. Ils vivent en internat et les vacances sont rares, seulement du 25 juillet au 25 septembre. Les périodes des fêtes de Noël et de Pâques, les cours ont toujours lieu dans l'établissement. Il faudra attendre 1925 pour que les enfants de la région nantaise puissent aller passer 2 jours en famille après les célébrations de Noël et Pâques à la chapelle des Naudières.

La majorité du temps se passe à étudier les différentes matières et en particulier le latin. Voici ce qu'écrit un ancien élève, M. Jean Rouaud : « En sixième (1935) j'abordais donc le secondaire avec un régime tout nouveau pour moi : un professeur titulaire pour les matières principales, le Père Dauvergne, un original qui innova dans l'enseignement du latin, matière nouvelle abordée dans cette classe, qui suivait bien sûr le programme imposé dont la colonne vertébrale était la grammaire Petit-Mangin. Mais il nous initia au latin vivant avec un cours polycopié qu'il intitulait 'latine loquamur' (parlons en latin) ».

Rappelons que les salles de classe se trouvent au rez-de-chaussée du bâtiment principal des Naudières, le réfectoire dans un bâtiment perpendiculaire où il y a aussi une salle d'étude et une autre salle de classe. Sur les côtés, ont été ajoutées 2 remises ou magasins. Chaque jour, les élèves passent plusieurs



Salle d'études

heures dans cette salle d'étude et chaque soir, ils apprennent leurs leçons ou rédigent un devoir. Chaque samedi après-midi, il y a également composition (devoir surveillé). Jean Rouaud écrit à propos de cette salle d'étude où il se passe parfois des jeux bien amusants : « Le local concerné tout en longueur, comportait 3 rangées de pupitre, donc 2 allées. Le surveillant, quand il avait terminé son travail personnel au bureau de l'estrade, correction de copies ou préparation de classe par exemple, ou tout simplement pour se dégourdir les jambes, entreprenait de faire le tour du local par les dites allées en s'assurant que chacun était

bien à son travail. Le Père Duhamel, lui, les parcourait à grandes enjambées rapides, le nez dans son bréviaire et toujours dans le même sens. Un petit matin, je me souviens d'ailleurs très bien de qui, osait en travers de l'allée un gros dictionnaire, un Bailly grec de préférence. Tout à sa dévote occupation, le Père trébuchait avant d'enjamber l'obstacle et de continuer comme si rien n'était. Il fallait un autre tour dans les mêmes conditions pour qu'il réagisse. Prudemment, le responsable de ce guet-apens s'était empressé entre temps d'éliminer l'obstacle et l'incident est clos. C'est à peine si la victime s'en était aperçue ! Ah les intellectuels ! ».

Le premier but de l'Ecole apostolique est de donner une formation intellectuelle du même niveau et de même nature que les collèges publiques ou privés de l'époque.

En plus de cette formation intellectuelle solide (un adage courant disant : « on ne veut pas de cancrs aux missions africaines »), les élèves recevaient une formation spirituelle complète ; c'était une préoccupation importante pour les éducateurs promoteurs du petit séminaire). Jusqu'en 1936, un Père spirituel était nommé parmi les professeurs. Les Pères Jolif et Boulo ont joué un rôle très important dans l'orientation des élèves et leurs vocations. Ils contribuaient aussi à créer une ambiance de travail et de spiritualité.



Intérieur de la chapelle

Ainsi la journée est émaillée d'exercices de piété. J. Rouaud écrit : « Lever à 5 h l'été, l'hiver à 5 h30, puis on descendait à la chapelle (les dortoirs se trouvent au deuxième étage du bâtiment principal) pour la prière du matin et la messe. A midi moins dix, on allait à la chapelle toujours en rang et en silence pour un court exercice. Déjeuner et dîner étaient évidemment précédés du Bénédicte et des Grâces. Outre les Grâces, on récitait le Psaume 50 tout entier, en latin bien sûr « miserere mei deus ». Encore une heure d'étude surveillée (en fin d'après-midi) et nous arrivions à la récitation du chapelet à la chapelle suivie du salut du Saint Sacrement. Puis notre silencieux cortège nous conduisait au réfectoire pour le dîner. Une

dernière récréation et enfin la prière du soir à la chapelle avant la montée au dortoir. Journée bien remplie qui sera quasi invariable durant ces 8 années. »

Cette éducation, dans l'esprit des éducateurs et des responsables (ils en parlent dans leurs correspondances avec le Supérieur général à Lyon) à inculquer un style de vie, de pensée aux futurs prêtres et missionnaires. En outre, chaque élève doit rencontrer une fois par mois un Père, son directeur de conscience ou directeur spirituel. Dans son entretien, l'élève expose ses problèmes, ses évolutions et reçoit des conseils appropriés. Tout cela reste secret et rien ne doit être divulgué surtout au conseil des professeurs.

D'autres activités peuvent être faites. Suivant leurs aptitudes, leurs formations, les professeurs initient les élèves à la musique, au solfège ou à jouer d'un instrument. L'harmonium est particulièrement sollicité par les passionnés ; les classes de chant sont indispensables pour préparer les offices. C'est l'époque du « grégorien » avec son écriture musicale particulière ; une initiation conséquente.

Les élèves ont aussi des moments de loisirs : les jeux sur la cour de récréation donnent lieu à des parties de drapeau ou de balle au chasseur. Les dimanches et jeudis après-midi, ils vont à pied au petit bois de la Maillardière ou sur les berges de la Loire à Trentemoult, sur les hauteurs de Vertou ou encore aux Sorinières. Ils reviennent fatigués de ces longues marches. Le fermier, qui cultive les légumes servant à la préparation des repas, leur demande parfois un coup de main pour les foins ou les vendanges.



Moments de loisirs – jeux dans la cour –
promenades à Trentemoult et au bois de la
Maillardière



3 -La vie du séminaire (1936 à 1968)

Par le Père Francis Athimon

L'école des Naudières connaît un véritablement bouleversement dans les années 1936-1937. En effet, jusqu'à présent, les élèves de la classe de 4^e allaient poursuivre leur cursus scolaire dans un autre établissement des Missions africaines, à Offrémont, dans le département de l'Oise. En 1936, le propriétaire de cette demeure ne renouvella pas son bail et Rezé fut donc choisi pour remplacer l'école en question.

Pour accueillir tous les élèves (300 à la rentrée de 1937), le Père Guérin, supérieur, décida de construire les deux grandes ailes de deux étages que l'on peut encore voir aujourd'hui. Ainsi en 1937, le collège devenait un véritable lycée avec toutes les classes de l'enseignement secondaire de la 7^e à la philosophie (classe terminale). Les élèves de 3^e venaient d'autres écoles apostoliques de France (petit séminaire de Baudonne dans le département des Landes près de Tarnos, petit séminaire de Chaponost dans le département du Rhône près de Lyon, petit séminaire de Chamalières dans le département du Puy-de-Dôme, près de Clermont-Ferrand). Plus tard, le nombre des élèves oscillera entre 125 et 160.

Le règlement intérieur de l'établissement et le rythme des activités de chaque journée n'ont guère changé. L'école est cependant divisée en deux parties, marquées dans la cour par une double barrière. D'un côté, c'est le domaine des « petits », de la classe de 7^e à la 4^e et, de l'autre, celui des « grands » de la classe de 3^e à la philosophie. Chaque partie dispose d'un corps de bâtiment où au rez-de-chaussée, on trouve la salle d'étude, au premier étage, les salles de classe et une salle laboratoire pour les sciences, au deuxième étage, les dortoirs. Les 25 professeurs, dont le nombre aussi a plus que doublé, ont leurs chambres personnelles au 1^{er} étage du bâtiment central, celui d'origine. Le petit séminaire est souvent appelé à cette époque, école Dorgère. Elle sera dirigée durant cette période par un supérieur :

1937 – 1939 : Père Micoud Marius

1939 – 1945 : Père Wallon Joseph

1946 – 1952 : Père Matthieu Albert, (aumônier de l'armée de Lattre au débarquement de Provence)

1952 – 1957 : Père Kerlévéo Georges

1957 – 1963 : Père Domas Raymond

1963 – 1969 : Père Durif Michel

Le supérieur est secondé par le directeur qui s'occupe de la discipline et de l'organisation des études. L'économe gère les finances et s'occupe du ravitaillement qu'il effectue régulièrement au marché du Champ-de-Mars. Le recruteur prêche dans les paroisses de l'Ouest de la France, appelle les volontaires à la vie missionnaire et vend des calendriers et des almanachs centrés sur la vie en Afrique. L'un d'entre eux, le Père Gandon, distribue par la poste une petite revue de 8 à 12 pages, intitulée « Petite Bibliothèque Jeunesse Africaine ». On y trouve des extraits de la revue la plus importante des Missions africaines de Lyon, « L'Echo des Missions africaines ». Cette revue paraissant, tous les deux ou trois mois, relate la vie des missionnaires en Afrique avec des anecdotes parfois très pittoresques.



La cabane du missionnaire - Dahomey

Tout cela ajoutait plus d'intérêt pour l'Afrique et donnait l'envie de partir en mission. A son courrier, le Père Gandon joint une lettre polycopiée où il demande des timbres pour l'aider à affranchir celui-ci. Le directeur spirituel dont nous avons déjà parlé, continue à jouer un rôle très important. Durant la guerre, il crée un bulletin interne à la maison, permettant aux élèves de donner de leurs nouvelles en particulier pendant les vacances. Ce bulletin s'appelle « Ensemble pour mieux servir ». En 1938, durant les vacances, on y apprend la mort

cruelle d'un élève provoquée par un cheval emballé. La revue s'arrête en 1949, semble-t-il.

La Seconde Guerre mondiale touche le séminaire et entraîne quelques difficultés. La rentrée du 25 septembre 1939 est marquée par la réquisition par l'armée française d'un bâtiment (l'aile sud-ouest) pour en faire une annexe de l'hôpital militaire Broussais de Doulon, quartier de Nantes. Nous possédons peu de précisions sur le sujet. Toutefois, nous avons une correspondance du 10 janvier 1940 concernant des frais d'indemnisation entre le lieutenant d'administration Martin, gestionnaire de l'hôpital complémentaire des Naudières, et le médecin général, directeur du service de santé de la 6^e région militaire.

Les Allemands envahissent la France en mai 1940 et occupent les Naudières quelques mois plus tard ; ils bouleversent la vie du séminaire. Si la rentrée des classes s'est faite normalement en 1940, l'armée allemande ne tardera pas à réquisitionner l'ensemble des locaux. Les élèves devront partir ailleurs.

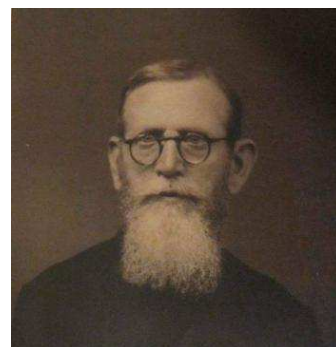


Les Allemands occupent les Naudières

Les frères de Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle vont accueillir le séminaire école Dorgère dans leurs locaux de la rue du Ballet à Nantes. Le déménagement s'effectue entre le 27 décembre 1940 et le 7 janvier 1941. Les carnets de note du Père Aupiais, supérieur provincial de Lyon nous donne quelques précisions.

En voici quelques extraits :

Le vendredi 27 décembre 1940 : « Lever matinal pour prendre le train à 5 h50. J'ai pu trouver le train de Nantes qui part avec trois quart d'heure de retard... A peine descendu du train, j'ai pu récupérer mon vélo et atteindre les Trois Moulins ».



Père Aupiais

Samedi 28 décembre : « Nous n'avons qu'un sujet de conversation : l'évacuation. Nous épilignons beaucoup au sujet de la lettre en allemand qui m'a été remise à la Kommandantur.

Mardi 31 décembre : « J'apprends toutes les nouvelles, que nous avons mal comprises, la lettre allemande au sujet des vivres et que nous allons rue du Ballet ».

Mercredi 1^{er} janvier : « Je me rends rue du Ballet où doivent m'attendre les Pères. Je les y trouve en effet. Ils viennent de visiter l'hôpital que l'on met à notre disposition et leur enthousiasme n'est pas grand. Je fais moi-même un petit tour. Je visite la chapelle, puis le noviciat qui est en effet bien encombré, puis la cuisine, le réfectoire. L'impression générale est que tout est très sale ».

Jeudi 2 janvier (aux Naudières) : « L'emballage des colis continue, chacun pour sa part, les Pères sont chargés des choses générales et s'acquittent de leur travail avec beaucoup de dévouement : sacristie, bibliothèque, mobilier scolaire ».

Vendredi 3 Janvier : « L'avant dernière journée. Nous nous distribuons nos rôles. Le fameux Inspecteur allemand doit venir de la préfecture. Les camions des maraîchers seuls sont fidèles au rendez-vous et ils commencent d'assez nombreux voyages. Le Père Wallon (Supérieur de l'école) part à la préfecture à la recherche des matelas et des couvertures qu'on lui a promis..., (le soir) je rentre à la maison, rencontrant au portail de chez nous quelques-uns des braves amis maraîchers qui ont presque achevé tous nos transports ! Quelle reconnaissance nous leur devons...».

Ainsi, le déménagement de 130 élèves avec leurs 25 professeurs ne fut pas une mince affaire. Dans les locaux des frères de Saint-Jean-Baptiste, le petit séminaire des Missions africaines continuera son œuvre éducatrice, affrontant avec courage les difficultés du moment.



Au même moment, l'armée allemande occupe les bâtiments des Naudières. Nous n'avons pas à ce jour de documents sur l'occupation de ses troupes qui y ont séjourné, hormis les photos prises par les Allemands et récemment récupérées par la Mairie de Rezé.

Soldat allemand devant une traction

Tout ce charivari est pénible, mais le pire reste à venir. En effet quelques jours avant la rentrée, les 16 et 23 septembre 1943, Nantes subit d'effroyables bombardements. Un professeur, le Père Duhamel, est une des victimes du 16 septembre. Le Père Aupiais apprend la nouvelle à Lyon le 20 et vient immédiatement à Nantes. La préfecture émet un ordre d'évacuation de nos jeunes pour la campagne. Le carnet de note n° 13 du Père Aupiais nous donne un aperçu du déménagement de l'école vers des communes rurales du Maine et Loire.

8 octobre : « Départ matinal pour Nantes... La cour de la maison de la rue du Ballet est encombrée de tables, de lits, de voitures, de camions, de travailleurs... Les Pères sont très occupés... A 17 h, je pars en auto... pour Saint-Laurent –des-Autels... ».

Les élèves du séminaire sont accueillis dans deux lieux différents, les plus âgés au château de la Colaissière, dans la commune de Saint-Sauveur de Landemont, et les plus jeunes de la 7^e à la 4^e, au château de la Foucaudière dans la commune de Saint-Laurent-des-Autels. Une photo du déménagement dans la gare de Landemont donne une idée du désarroi. Le Père Aupiais rencontre le comte de la Poeze et la comtesse de Solages, propriétaires des châteaux.



Exode : gare de Landemont

Une lettre du Père Gandon daté du 30 mars 1977 nous raconte que la préfecture d'Angers ordonne une nouvelle évacuation des élèves dans les Deux-Sèvres car le Maine-et-Loire est réservé sur ordre des autorités allemandes, aux seules troupes de leur pays. C'est encore le désarroi. Où aller ? Le supérieur envoie le Père Gandon en vélo à la Chapelle-sur-Erdre voir la marquise de Sesmaisons pour la prier de se rendre à Angers et d'intervenir auprès des autorités allemandes. Elle accepte. Le voyage n'a pu se faire que grâce aux trente litres d'essence que les Pères ont sollicités aux maraîchers des alentours des Naudières. La marquise obtient des

autorités le maintien sur place des Missions africaines, mais aussi de toutes les autres communautés d'hommes ou de femmes réfugiés dans le Maine-et-Loire. « Quelle chaîne de dévouements ! » écrit le Père Gandon au moment de la mort de la marquise de Sesmaisons le 30 mars 1977.

Après le débarquement des Alliés, Nantes et puis Rezé sont libérées fin août 1944.

A la rentrée d'octobre 1944, les élèves retrouvent progressivement leur séminaire. Le déblaiement des casemates construites autour des bâtiments se fait progressivement.

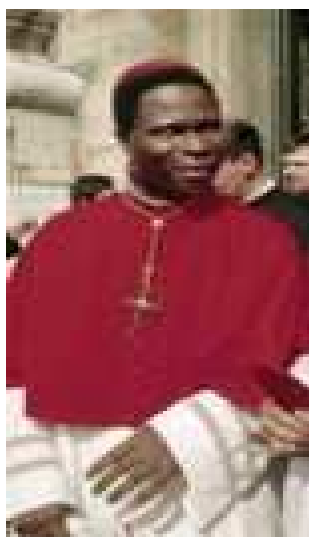
Une photo prise le 8 mai 1945 montre des élèves levant les couleurs nationales sur un mât installé sur le terrain de sport qui a retrouvé son affectation. Le nombre d'élèves oscille régulièrement entre 125 et 150 jusqu'en 1963. Après la guerre, quelques grands événements marquent la vie du séminaire :



Levée des drapeaux

Fin 1953 : un orgue à tuyaux est installé dans la tribune de la chapelle. Il est toujours là.

Le 5 novembre 1955 : une statue en bois polychromé de Marie est posée dans le chœur. C'est l'œuvre de l'artiste M. Henri Charlier. Elle se trouve aujourd'hui, dans la maison des Missions africaines au n° 25 rue des Naudières. Elle prélude aux festivités du centenaire de la Société des Missions africaines du 8 décembre 1956. Ces festivités se déroulent tout au long de l'année 1957, année aussi de l'ordination du premier évêque dahoméen Mgr Bernardin Gantin, devenu aussi cardinal. On comprend que ce dernier événement marque l'Eglise catholique et en particulier les missionnaires d'Afrique.



Mgr Bernardin Gantin

Le séminaire comme le reste de la population française vit les grands événements d'actualité en France et à l'étranger comme l'événement de la V^e République et la décolonisation marquent la fin des années cinquante. C'est aussi l'arrivée de la télévision dans notre maison et en décembre 1959, les élèves regardent les obsèques du pape Pie XII qui sont retransmises. En 1960, un grand nombre de colonies françaises d'Afrique prennent leur indépendance et ces événements ont des répercussions sur les missionnaires présents sur la côte ouest de l'Afrique du Libéria au Nigeria.

La société française connaît de profonds bouleversements. De 1962 à 1965, l'Eglise, elle-même, fait son « aggiornamento » avec le concile Vatican II. Bien que la scolarité soit portée à 16 ans en 1959, les effectifs du séminaire fondent en 1965 ; seuls trois nouveaux élèves font leur rentrée. D'habitude, leur nombre oscille entre 20 et 30. Le séminaire de Pontchâteau, tenu par les Pères Montfortains, fusionne avec celui des Naudières où se regroupent les élèves du collège (6^e à la 3^e), soit un total de 40 élèves. A Pontchâteau, ils étaient 27 élèves de la 6^e à la philosophie. Ceux des petits séminaires de Baudonne et de Chaponost ne viendront pas à Rezé et suivent les cours dans des établissements de leur région. Les maisons de ces derniers deviennent des foyers d'accueil pour les jeunes.

La chute des effectifs s'accélère : 57 élèves à la rentrée (1966-1967) puis 17 en 1968. C'est insuffisant pour obtenir l'autorisation d'enseigner. Pour les missions africaines, c'est la dernière année scolaire aux Naudières. Au mois de juin, une partie du domaine et les locaux sont vendus au diocèse de Nantes, mais quelques professeurs continuent d'enseigner à Rezé et à Pontchâteau cette année-là. Le séminaire, renforcé par les élèves du petit séminaire diocésain de Legé, survit jusqu'en 1972. La présence des Missions africaines dans la région nantaise et le grand Ouest prend d'autres formes. La nouvelle maison construite sur les lieux recevra les missionnaires âgés ou en vacances avant un nouveau départ pour l'Afrique et deviendra aussi un centre de rayonnement des Missions.

CONCLUSION

Cette école secondaire classique a vu passer 2195 élèves en 78 ans. On estime qu'au moins 350 d'entre eux sont devenus missionnaires et sont partis dans 12 pays d'Afrique créant des liens étroits avec les habitants de ces contrées lointaines. Ils ont ainsi établi une véritable rencontre humaine d'une toute autre nature que celle des siècles précédents dont Nantes fut aussi un des épicentres.

Une dernière question se pose, confusément ou consciemment : qu'est-ce que cherchait à obtenir ceux qui animaient cet établissement ?

Laissons la parole au Père Jean Rassinoux, nantais : « J'ai été présent aux Naudières d'octobre 1945 à juin 1953... Toutes ces années furent des années heureuses qui m'ont beaucoup aidé pour me construire et m'épanouir... J'étais rentré là avec le « rêve » de missionner en Afrique, et ce rêve était celui de pratiquement tous les prêtres qui nous formaient. Jeunes pour la plupart et très dynamiques, et n'ayant qu'un seul désir : partir en Afrique le plus vite possible. Nous avons baigné dans une Afrique, assez « rêvée » forcément, mais avec le souci constant du respect, de l'amour des noirs, comme on disait alors».

4 - La vie missionnaire en Afrique

Par Francis Athimon

Quand celui qui s'est senti appelé à la vie missionnaire a terminé ses études et qu'il a été ordonné prêtre, il peut s'attendre à recevoir une nomination pour partir en Afrique « sans retard ». Il est vrai aussi que, tant qu'il y a eu des petits séminaires, des Ecoles apostoliques, il pouvait être envoyé d'abord dans l'une de ces maisons (il y en avait 4 en France : les Naudières à Rezé, les Cartières à Chaponost près de Lyon, Chamallières près de Clermont-Ferrand et Beaudonne près de Bayonne) pour y exercer le professorat en Math, Français, Latin, Sciences, Histoire etc... Mais le vœu le plus ardent, pour ces jeunes missionnaires, c'était de partir en Mission soit en Côte d'Ivoire, soit au Dahomey, soit en Egypte, soit exceptionnellement au Ghana, au Togo ou au Nigéria. Plus tard, il y eut le Congo démocratique actuel, le Niger ou le Centrafrique.

Jusque vers les années 1970, le premier départ se fait en bateau. On embarque à Marseille dans un paquebot d'une société maritime la « Delmas Vieljeux » ou la « Cie Paquet ». La ligne dessert Casablanca, Las Palmas, Dakar, Abidjan, Cotonou, Douala jusqu'à Pointe-Noire et retour. Le voyage dure 10 jours pour Abidjan, 12 pour Cotonou et 18 pour aller jusqu'à Pointe-Noire. Par la suite, les allers-retours se font par avion. A partir des années 60 se sont des « jets », des avions à réaction, qui font 800 km/h. Il ne faut plus alors qu'une seule journée pour faire Paris-Dakar ou Paris-Abidjan, Lomé, Bangui ou Brazzaville.

L'irrépressible impression qu'éprouve le jeune missionnaire qui débarque en Afrique pour la première fois, c'est un sentiment de dépaysement complet. La chaleur humide, la végétation importante qui cache les aspects de la ville, la population entièrement noire qui marche dans les rues encombrées, la nuit qui vient brusquement sans crépuscule. Tout cela évoque un autre monde que la France.

Et puis, petit à petit, on s'habitue. Au bout de quelques semaines, l'expatrié européen reconnaît les maisons, les rues, les magasins, les marchés, les bornes-fontaines qui distribuent l'eau, l'espace se précise et s'organise. Il s'aperçoit que les visages ont différentes nuances de noir, les uns plus clairs, d'autres plus foncés. Le premier choc s'atténue surtout que le nouvel arrivant est accueilli par d'autres confrères qui lui donnent des conseils et des recommandations pour utiliser la moustiquaire ou indiquer la saison qui a cours (saison sèche ou saison des pluies). Ils ne manquent pas de se dire des taquineries pour bluffer ce petit nouveau et le mettre à l'épreuve, pour le jauger implicitement. Ambiance sympathique qui se conclut par des rires aux éclats et déjà s'engrangent les premiers souvenirs que le nouveau venu n'oubliera pas et qu'il racontera ensuite.

Rapidement, ce dernier va rejoindre la paroisse où il est affecté. Le terrain est déjà quadrillé depuis longtemps. Le premier travail, c'est de se mettre à la découverte du milieu. Il faut apprendre la langue et se débrouiller pour trouver une méthode, un manuel ou un embryon de dictionnaire.

Comme à peu près partout, il se trouve des locuteurs en français, il va circuler dans la ville ou le village avec un collégien qui lui explique ce qui se voit devant les maisons des habitants, les instruments de cuisine, le pilon, le mortier, les cuvettes, les canaris etc... et comment cela se prononce dans la langue locale. Il faut s'exercer aux salutations, noter les phrases qui sont dites par les uns ou les autres : « Comment tu t'appelles ? D'où viens-tu ? » On entend également les plaintes, les moqueries : « Blanc ! Blanc ! (yovo ou mbunzu...) ». « J'ai faim, je suis malade, donne-moi un médicament ! Achète-moi mes oranges, tu es beau, je veux te marier, viens manger avec nous ! »... Les Africains vivent dehors la plupart

du temps, donc la promenade est une source de renseignements et de connaissances inépuisables. Dès qu'il possède les rudiments essentiels de la langue, le contact s'approfondit et il entre déjà dans l'histoire des gens qui sont là.

Mais le jeune missionnaire doit aussi se mettre à accomplir un certain nombre de tâches, disons « pastorales », qui lui sont assignées par le « Père Supérieur » c'est-à-dire le Curé responsable de la paroisse. Celle-ci peut comprendre un vaste territoire aussi grand qu'un département français ou même plusieurs.

Il y a généralement une ville centrale plus importante de 5 000 à 50 000 habitants avec des villages (20, 30 jusqu'à 50) répartis sur les différentes routes plus ou moins carrossables. Le premier travail qu'il va recevoir, cela va être de s'occuper des écoles. Au moins une – avec 12 classes –, souvent plus, car il peut y en avoir 3 ou 5 autres dans des gros villages qui ont construit aussi leur école.

Au début, vers les années 1900, les premiers missionnaires faisaient eux-mêmes la classe. Là, la responsabilité du jeune vicaire va être d'animer les enseignants, de contrôler les finances, car ce sont des écoles privées catholiques qui ne sont pas forcément subventionnées par l'Etat et il faut assurer le salaire des maîtres chaque mois. Depuis toujours, pour la Société des Missions africaines, l'école a été un grand moyen d'apostolat et de conversion des autochtones à la religion catholique. Une séance de catéchisme est toujours prévue dans le programme ordinaire. Il faut former et motiver les enseignants sur cet aspect de l'évangélisation, trouver, quelquefois rédiger, des manuels de catéchisme. Au bout de 3 ou 4 ans, ceux qui veulent peuvent être baptisés.

S'il y a des religieuses dans la paroisse, souvent, une des Sœurs est directrice d'école surtout pour favoriser la scolarisation des filles. Avec la scolarisation, c'est tout le projet missionnaire de promotion de l'homme africain qui est pris en charge. Et en retour, le missionnaire va trouver là un domaine où s'approfondit sa connaissance des coutumes. Les rédactions des plus grands élèves sur les différents thèmes tels que la chasse, les feux de brousse, les coutumes funéraires, la dot, le chef de village, etc... apportent des informations précieuses à qui sait les collecter. Chaque missionnaire a constitué sa petite collection de proverbes, de devinettes, même de contes ou d'histoires vécues. Il est possible d'en retrouver dans les anciennes revues éditées par les Missions africaines comme « L'Echo ».



Pygmées préparant leur filet de pêche

Dans le domaine de la religion à proprement parler, sauf s'il se trouve en milieu complètement païen – car c'est le début de l'évangélisation – ou musulman pour ceux qui sont présents dans ces régions-là, le missionnaire apporte son aide pour la célébration des messes, l'instruction des chrétiens par l'homélie ou les rélections pour les différents groupes de réflexion chrétienne. Il circule dans les villages et organise sa tournée avec les catéchistes qui sont des pièces maîtresses dans le dispositif paroissial. Chaque mois, il y a une réunion des catéchistes. Le programme des visites du Père est fixé. Si les distances sont grandes, il faut dormir dans le village (dans la case du catéchiste le plus souvent), voir les catéchumènes, confesser les Chrétiens, préparer les mariages s'il y en a, régler les problèmes, les palabres divers sur l'argent, sur les constructions de chapelles, d'écoles ou de dispensaires. Visiter le Chef du village et les

Notables. Le lendemain, si c'est le cas, célébrer les baptêmes des adultes et des jeunes, c'est alors la fête. Un repas est pris tous ensemble. Le passage du Père dans le village, c'est un évènement. Et quelquefois, la veille, une fois la nuit tombée, une animation est prévue : des saynètes, des danses à la lueur d'un grand feu.

Le missionnaire, là encore, est à l'école des coutumes, des schémas culturels. Il lui arrive de se voir lui-même mis en scène avec son style, sa manière de parler la langue avec un accent, car les Africains savent repérer les traits de caractère de chacun et se moquer gentiment. Les rapports avec les gendarmes ou le Préfet sont caricaturés. Evidemment, les rapports homme-femme et tout le charivari qui en découle sont également largement exposés. Il n'y a pas la télévision mais le spectacle est là et tout le monde s'amuse. Et, l'étranger apprend des choses.

Malgré le proverbe qui dit : « L'étranger ne sait pas ce qu'il y a dans un canari renversé », il faut réussir à faire l'inventaire de ce qu'il y a dans le canari, ce qui demande du temps.

Alors pendant la réunion des catéchistes, ce n'est pas seulement l'explication de la doctrine qui s'effectue, c'est aussi tout un échange pour comprendre ce qui se passe avec les coutumes du veuvage, ou les affaires de sorcellerie qui ne manquent jamais de surgir et qui sont quelque chose de difficile à saisir pour qui n'est pas du milieu, ce qui est le cas du missionnaire. Quelquefois aussi dans les villages, il y a certaines spécificités. Ainsi dans un endroit il y a toute une organisation de potières. Ces femmes font des poteries et vont les vendre ensuite au marché. Les regarder faire, c'est une découverte de tout l'aspect artisanal de la société africaine. Il y a les forgerons et leur société implique tout un genre de vie. Ailleurs, c'est l'activité des scieries et l'abattage des arbres de la forêt. Ailleurs encore, ce sont les chantiers de diamants, comment la terre est fouillée pour trouver la pierre précieuse, etc...

Dans ces villages, la religion traditionnelle y est souvent plus expressive que dans les grandes villes. Surtout au Bénin (Dahomey), la religion du vodun s'expose avec toutes ces cérémonies à diverses époques de l'année. Les cérémonies de funérailles d'un chef donnent lieu également à tout un déploiement de gestes et d'expressions typiques. Viendra ensuite l'intronisation du nouveau chef. Grâce à ces occasions-là, le missionnaire entre toujours plus profondément dans la vie et l'histoire de ces Peuples et il s'aperçoit que tout cela pèse lourd dans le vécu des autochtones. Le soir, s'il n'est pas trop fatigué, à la lueur d'une lampe aladin (lampe à pétrole), il consignera ses observations sur son cahier et quand viendra le moment d'écrire à la famille ou ses amis, il pourra raconter ce qu'il a vécu. Les lettres de Noël et Nouvel An des missionnaires se trouvent émaillées de ces histoires.



Le Père Athimon en mission en Afrique

Après l'école, la catéchèse, la visite des villages, le missionnaire peut encore s'occuper des malades. La Mission Catholique ne manque jamais de faire fonctionner un dispensaire ou un Centre de santé. Certains d'entre nous n'ont pas hésité à faire des études d'infirmier pour assurer « les soins de santé primaires », comme on les appelle là-bas. Les religieuses sont infirmières ou sages-femmes. Des projets de construction de dispensaire ou de maternité sont mis en place, ainsi que l'approvisionnement en médicaments.

Soigner les plaies, encourager la vaccination, inciter les lépreux à aller se faire soigner, à ne pas avoir honte, de même avec les malades du VIH sida, les exhorter à se faire dépister, là est tout un travail. Car se soigner en Afrique n'est pas toujours évident. Si le missionnaire habite dans un petit village, il est souvent le seul à posséder une voiture, il est donc sollicité pour faire l'ambulancier et emmener les malades ou les femmes qui sont en difficulté d'accouchement à l'hôpital le plus proche qui est souvent à plus de 50 km.

Rouler sur la tôle ondulée avec une 2CV ou une 4L ne met pas longtemps à remettre l'enfant dans le bon sens pour qu'il sorte et naisse subitement dans le véhicule. A moins, et cela arrive, que la maman, tellement fatiguée, meure dans la voiture, trop loin de l'hôpital pour qu'il y ait une chance de survie de l'enfant. Le missionnaire lui-même ne manque pas d'être malade, le paludisme étant l'une des maladies les plus fréquentes, mais aussi les hépatites ou les diarrhées provoquées par les parasites intestinaux qu'on ingère en partageant la nourriture locale avec les indigènes.

Il est bien connu, qu'au début de la Mission, les missionnaires mouraient au bout seulement de quelques années de la fièvre jaune qui sévit encore actuellement. Le vaccin en préserve, mais le danger est toujours là. Il assiste souvent impuissant à la mort prématurée des uns ou des autres, par la foudre, par les morsures de serpents, par les poisons ou, de plus en plus actuellement, par les armes à feu qui circulent trop facilement. Mêlé de tout près à cette détresse humaine de la maladie et de la mort, le missionnaire se trouve souvent impuissant, mais il lui reste la prière et l'imposition des mains qu'il ne manque pas de pratiquer et qui reconforte le malade, car, pour les Africains, ils disent que le premier médicament c'est une autre personne qui se tient près de lui et l'apaise dans ses souffrances. Dans les grandes villes, assez récemment, a été introduite une nouveauté, avec les communautés de base, qui permet un approfondissement et une appropriation de l'esprit évangélique.

Comme en Afrique, 80 % de la population est paysanne et travaille la terre pour pouvoir se nourrir, le missionnaire va s'intéresser également à la manière dont le paysan cultive la terre. Là-bas, sauf les plantations industrielles qui peuvent cultiver de grandes surfaces pour le palmier à huile ou la canne à sucre, le cacao ou encore le café ou l'hévéa, la plupart du temps les exploitations agricoles se limitent à 1, 2 maximum 3 hectares.

En effet, le travail se fait à la main. Dans certaines régions, la culture attelée avec des bœufs ou des ânes a été introduite. Mais il existe une séparation des tâches.



Village pygmée

Les agriculteurs n'ont pas de gros bétail comme vaches, chevaux. Par contre, les éleveurs de bétail ont d'importants troupeaux, mais ils les déplacent et ne cultivent pas de champs. Des essais de ferme modèle ont été toujours faits à chaque époque par les Missions. Mais le résultat n'a pas été concluant. Les méthodes culturelles de l'Europe ou de la France ne peuvent pas être importées telles quelles sous les Tropiques. La culture sur brûlis reste la méthode par excellence du paysan africain. Il assure la subsistance, mais ne peut pas passer à un niveau qui lui assurerait des revenus importants pour se soigner, se loger, acheter du matériel, etc... même s'il s'adonne à des cultures de rente comme le coton, le tabac, le café. La fragilité des prix mondiaux des matières

premières agricoles, l'organisation de l'achat et leur conditionnement sont souvent problématiques et

n'assure pas une sécurité de revenus. Cela engendre la fuite vers la ville en espérant une vie meilleure et par la suite tout le processus d'immigration. Là encore ce sont les femmes, même dans les grandes villes, qui assurent par la culture de leurs champs la nourriture quotidienne : maïs, manioc, arachides, ignames, patates douces et les légumes. Les écoles ont beau organiser des jardins, tout cela ne diffuse pas vraiment des solutions pour l'agriculture tropicale.

Le missionnaire, on peut le dire, s'est cassé les dents sur les problèmes d'agriculture. Il a joué d'autres cartes pour le développement : les ateliers de menuiseries, de briqueterie, d'imprimerie, de fabrication de bâtiments en dur ont vu le jour. Ainsi, les chapelles, les églises, les écoles, les dispensaires, les salles de réunions, les bibliothèques ou le centre culturel ont pu être construits. Même chez les Pygmées, ça existe. Devenu Curé avec l'âge, il a à cœur d'équiper la paroisse avec des moyens immobiliers indispensables pour le bon fonctionnement de l'ensemble. Comme il faut rassembler les gens, il faut les mettre à l'abri du soleil et de la pluie. Il faut aussi équiper tous ces bâtiments avec du mobilier : des tables, des chaises pour les différents groupes qui se réunissent et à la fois apprennent les textes de la Bible et aussi réfléchissent sur la vie sociale dans le quartier. Les jeunes sont demandeurs de lieux ainsi équipés pour faire leurs réunions, leurs fêtes, leurs sorties en camp ou les répétitions des nombreuses chorales qui animent la vie paroissiale. Au moment de préparer Noël, le domaine de la Mission ou Paroisse est devenu une véritable ruche où depuis les petites danseuses, les enfants de chœur, les choristes, les chargés des nécessaires qui collectent des cadeaux ou de la nourriture, c'est tout un monde qui se démène.

Le Curé circule de groupes en groupes et donne un conseil, une critique, des encouragements. Les gens sentent qu'il est là avec eux et chacun s'adonne de tout son cœur à la préparation de la fête. Il donnera une âme, une spiritualité, un sens à tous ces dévouements. Lui-même en retour en reçoit une joie intime intérieure qui le bouleverse et lui donne la sensation d'être utile à quelque chose, même s'il connaît les difficultés qui sont sous-jacentes inévitablement.

Dans cette ambiance, il n'est pas rare de voir surgir les autorités politiques du pays, surtout depuis les Indépendances qui ont eu lieu en 1960. Le missionnaire est connu et reconnu jusqu'au niveau du Président de la République. Les ministres logent dans le quartier. Souvent ces hommes et ces femmes, qui ont fait leur chemin, ont d'abord étudié dans les écoles catholiques et en gardent un souvenir reconnaissant. Dans les périodes de tension ou de violence, les églises restent des lieux de refuge respectés, et la personne du missionnaire n'est pas agressée, surtout s'il reste là à son poste. Dans toutes ces longues années, quelques-uns ont été tués, mais plus par un concours de circonstances malheureuses que par haine de la religion, bien entendu. Il est arrivé que certains soient emprisonnés quelque temps, mais en général plutôt expulsés.

Un vrai drame si on peut dire, c'est que les années passent vite. Arrive un moment où il faut passer la main. En Afrique, les volontaires pour devenir prêtre ne manquent pas. La relève est assurée. Les prêtres africains sont devenus nombreux. Ils viennent dans les différents diocèses de France maintenant et apportent le dynamisme et l'enthousiasme de leur foi et de leur jeunesse. Par contre, pour le plus grand nombre de missionnaires, c'est l'épreuve de l'âge. Quand on atteint 70 ans et plus, les forces manquent. On a besoin de soigner le corps qui manifeste des défaillances un peu partout. Il faut rentrer en France, profiter encore de sa famille et des amis.

C'est ainsi, que les Pères de Rezé sont logés dans la maison des Missions africaines qui est à leur disposition pour se reposer et parer aux atteintes des diverses maladies qui les enserrant sournoisement : maladies cardio-vasculaires, problèmes urinaires et de prostate, débuts de cancer à la gorge ou aux

poumons qui obligent à se séparer définitivement de la pipe et de son tabac qui avaient pourtant été le refuge inconscient du missionnaire à certaines heures plus difficiles.

Heureusement, il reste les souvenirs et les liens tissés tout au long de ces années. Toute une documentation à mettre en ordre. Les plus courageux s'initient aux nouveaux appareils comme les ordinateurs et Internet : des coups de téléphone venant des capitales d'Afrique ou les visites à domicile permettent de gérer encore quelques affaires en Afrique et de donner l'impression de rester dans le coup avec ce qui se passe là-bas.

Pour ici, c'est souvent l'impression de dépaysement qui prévaut, maintenant dans ce sens-là, vu la manière dont le monde a changé ici. Quel bilan faire de tant d'années passées sous le soleil des Tropiques ? C'est aussi l'occasion de prendre connaissance de certaines critiques ou insuffisances de cette action qui a ses contradicteurs. Tout n'a pas été parfait, mais la rencontre entre blancs et noirs s'est effectuée et demande à être continuée en n'ayant pas peur de regarder les choses en face.

Ayant été formés dans cette culture classique, aux Naudières précisément, les mots du héros de Corneille reviennent en mémoire et surgissent en conclusion de tout pour dire : « Je le ferai encore si j'avais à le faire », Le Cid, acte 3, scène 4 ou Polyeucte, acte 5, scène 3.

L'éclatement du domaine des Naudières

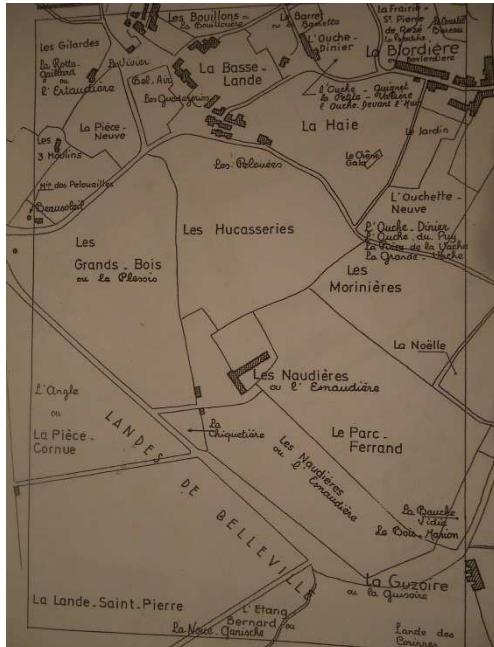


Vue actuelle des Naudières

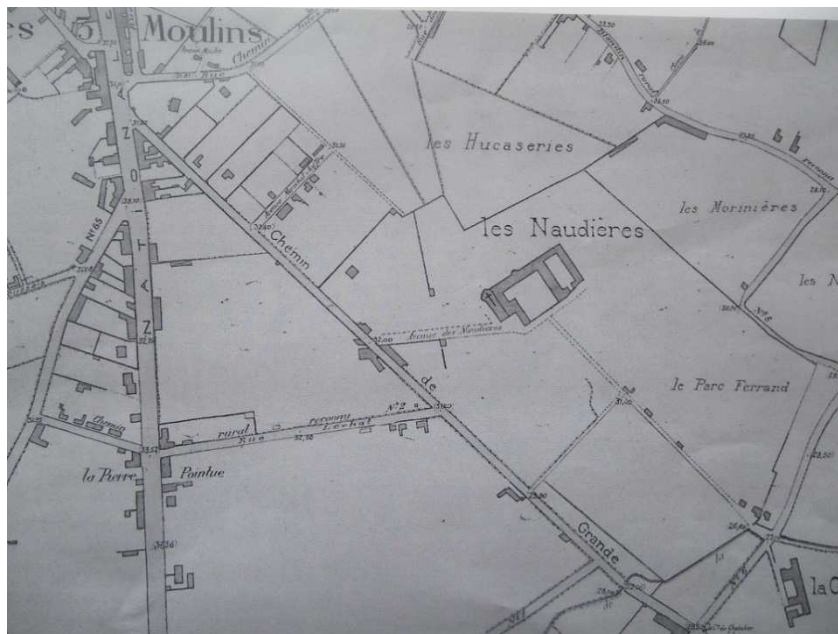
- 1 – Etude cadastrale de la propriété des Naudières**
- 2 - Du Centre spirituel des Naudières au Centre des Naudières**
- 3 - La maison des missionnaires africains**
- 4 - La maison des sœurs de l'Instruction religieuse de Saint-Gilda-des-Bois**

1 – Etude cadastrale de la propriété des Naudières

Par Isidore Impinna



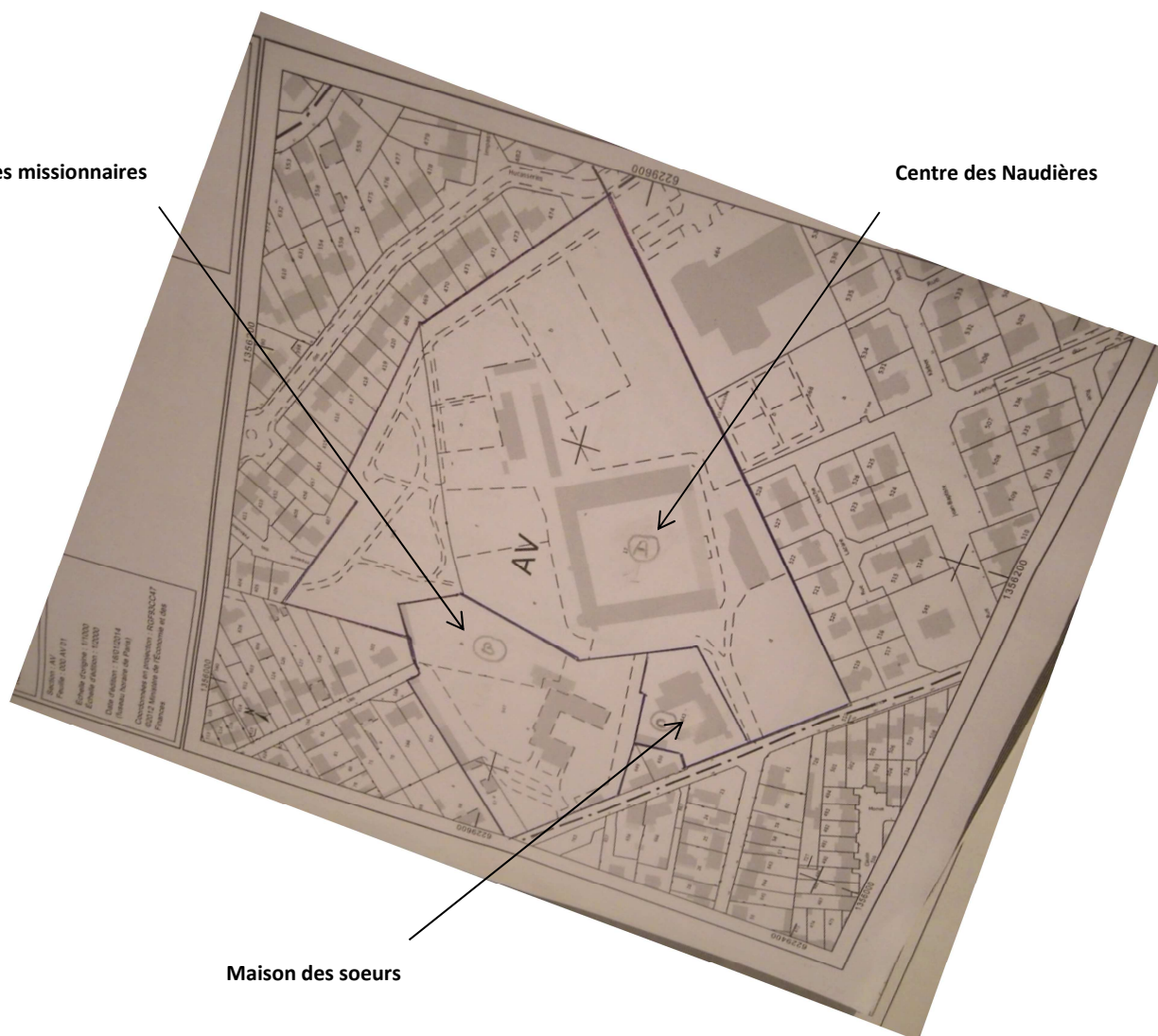
Le domaine de François Ferrand et puis de Georges Demangeat comprend une maison de maître et ses dépendances, des bâtiments d'exploitation, des jardins, une pièce d'eau, des pâtures et des terres labourables. Le parc est entouré d'un mur.



Après l'achat du domaine par les missionnaires en 1889, une chapelle fut construite en 1895, puis deux ailes au bâtiment principal existant pour abriter les classes, les dortoirs etc... du séminaire (années 1936-1937).

Maison des missionnaires

Centre des Naudières



Maison des sœurs

En 1969, la Société des missions africaines vend à l'évêché, une grande partie de son domaine avec le séminaire et construit sur une parcelle qu'elle a conservée, des nouveaux locaux pour abriter les Pères en retraite.

En 2004, elle vend à nouveau une partie de sa propriété à la congrégation des sœurs de Saint-Gildas des Bois qui y construit une maison de retraite.

Une partie de la terre des Hucasseries est vendue pour être lotie.

2 - Du Centre spirituel des Naudières au Centre des Naudières

Par Isidore Impinna

En 1969, les missionnaires africains vendent à l'évêché de Nantes, une grande partie de leur propriété soit 5,5 ha. Ils ne conserveront qu'une parcelle de terrain de 1,7 ha et 2 maisons dont l'une sera vendue quelques années plus tard.

Devenu propriétaire du séminaire, l'évêché va essayer d'optimiser la capacité d'accueil exceptionnelle de ses bâtiments. Ainsi, de 1969 à 1974, tous les collégiens (de la sixième à la troisième) des petits séminaires comme ceux de Legé, de Pontchâteau... sont regroupés à Rezé. Après le collège, ces élèves partent au séminaire des Couëts puis au grand séminaire de Nantes, situé rue du cardinal Richard.

En 1974, le petit séminaire de Rezé ferme définitivement faute d'élèves en nombre suffisant et l'évêché décide de le transformer en centre d'accueil spirituel régi selon les statuts d'association culturelle loi de 1905.

Durant deux ans, les bâtiments sont transformés pour répondre à leurs nouvelles affectations : les dortoirs sont cloisonnés en une centaine de chambres avec salles de bains privatives et le grand réfectoire, en salles de restauration plus conviviales. Les salles de classe sont devenues des salles de réunions et de conférences ; des oratoires complètent la chapelle existante. Cependant, les façades extérieures et une grande partie du parc sont conservées.



Salle de restauration



Salle de réunions

Le directeur sera un prêtre : René Gauchon (1976-78) puis Lucien Fruchaud (1978-84), Alphonse Colas (1984-95), Joseph Voleau (1995-2005).

Le personnel est avant tout religieux... Cinq à six sœurs de la congrégation de la Retraite assurent l'accueil, les animations spirituelles mais aussi les tâches ménagères.

Elles venaient d'un autre centre, celui de Massabielle, à Nantes, fermé à cause de la non-conformité des bâtiments.

Les sœurs logeaient dans une maison qu'elles avaient achetée au 21 rue des Naudières.

Quelques années plus tard, elles allaient être remplacées par les sœurs de Saint-Gildas car leur nombre ne cessait de décroître. Nous apportons plus de précisions sur cette communauté dans un autre article du bulletin.

Les charges de fonctionnement de l'établissement sont considérables et sa fréquentation par les seuls groupes catholiques ne suffit pas à les couvrir.

En 2011, pour sauver le Centre, l'évêché décide de changer son statut juridique ; il sera régi sous la forme d'une association de la loi de 1901, s'ouvrant ainsi à toutes les activités publiques ou confessionnelles. Le centre, dès lors, n'est plus seulement un centre spirituel...

Le directeur Philippe Arrouet comme le personnel sera laïc : une animatrice en mission évangélique, un responsable entretien et sécurité, deux hôtesse d'accueil, une responsable commerciale, six employés pour le service entretien et restauration et un gardien de nuit... Seul un prêtre demeure en fonction. L'entretien du parc est confié à une société privée.



Entrée principale du centre

Le nouveau centre compte une centaine de chambres, 5 salles de restauration pouvant accueillir plus de 200 convives, 17 salles de réunion et de conférences dont certaines, équipées du dernier matériel vidéo, peuvent accueillir 200 personnes. Trois oratoires de 9 à 100 places complètent une belle chapelle de 200 places, intégrée à l'aile gauche du centre, près de son entrée.

Ces équipements permettent d'accueillir des personnes ou des groupes qui souhaitent effectuer des retraites spirituelles, des séminaires, des congrès et des manifestations culturelles mais aussi de simples réunions ou des fêtes marquant évènements familiaux ou culturels. Le centre peut offrir le gîte et le couvert aux touristes de passage.

A côté de l'ancien séminaire, l'évêché a construit un Centre national de formation de l'enseignement technique du privé dont le rôle est de former leur personnel.



Centre national de formation (CNFETP)

Le Centre des Naudières ne peut nous laisser indifférents. Ce lieu chargé d'histoire garde par son architecture et son magnifique parc, un charme fou... Sa grande cour avec ses platanes plus que centenaires est fermée sur trois côtés par des bâtiments dont les fenêtres cintrées éclairent de longs couloirs... Un mélange de monastère, d'école du début du siècle dernier et de maison de maître !

Ce patrimoine, que peu de Rezéens connaissent, mériterait sans doute d'être protégé.

Merci à Philippe Arrouet et Philippe Maltête qui nous ont permis de faire cet article.



Parc du centre des Naudières

3 - La maison des Missions africaines

Par Isidore Impinna

En 1969, la Société des Missions africaines vend à l'évêché une grande partie du domaine y inclus le séminaire. Elle ne garde qu'une parcelle de 1,7 ha pour y construire un foyer d'accueil pour les missionnaires âgés. A cette époque, les pères sont plus de deux cents, la plupart en mission en Afrique et originaires de l'Ouest de la France.

Le 1^{er} juillet 1969, c'est la fin de l'année scolaire et les pères missionnaires encore professeurs au séminaire, doivent se loger ailleurs. Certains s'installent provisoirement dans le bâtiment de ferme leur appartenant, situé près du séminaire, tandis que d'autres continuent d'occuper pour un temps seulement, dix chambres mises à leur disposition dans le séminaire. Les travaux des nouvelles constructions commencent dès octobre de la même année et ils s'achèveront en mai 1971.



Le foyer d'accueil des missionnaires



Missionnaires vivant au foyer

«La maison», nom du foyer donné par les pères, comporte une trentaine de chambres individuelles et des locaux collectifs : cuisine, réfectoire, salles de réunions et chapelle. De nombreux missionnaires en congés viennent s'y reposer parfois quelques jours et faire un bilan de santé au CHU de Nantes. La maison peut accueillir des personnes handicapées et leur famille.

Les supérieurs de Lyon veulent que ce foyer soit aussi un centre de rayonnement du mouvement missionnaire, ouvert au monde et plus particulièrement à l'Afrique. On crée une procure, un service où on est fait appel à la générosité des donateurs pour aider les missions. Chaque année, au début de l'été, les supérieurs réunissent les missionnaires présents pour partager l'actualité africaine et échanger leurs avis.

Il y a encore quelques années, ils venaient de Côte d'Ivoire, du Ghana, du Togo, du Bénin, du Niger, du Nigéria, du Centrafrique, de la république du Congo et même de l'Afrique du Sud. Jacques Floch, maire de Rezé, fut un de leurs auditeurs.

Cette maison est le siège d'une association caritative créée en 1954, «l'Amicale des anciens des Naudières». Aujourd'hui, celle-ci accueille également tous les amis des Naudières. Ses activités sont nombreuses et diverses. Chaque année, début mars, l'amicale organise les «journées d'amitié» ; cette manifestation permet de



Le père Athimon en compagnie d'un missionnaire africain

faire connaître les réalisations des missions africaines en Afrique et de vendre divers objets pour avoir de nouvelles ressources. De plus, elle collecte et expédie divers objets comme livres, dictionnaires, ordinateurs, outillages, vêtements pour les offrir aux associations au Bénin ou au Niger.

La maison est avant tout la résidence des pères missionnaires âgés mais encore valides, capables d'assurer certaines activités. A ce jour, huit Pères vivent aux Naudières. Ils sont âgés de 72 à 82 ans et ont tous séjourné en Afrique durant de longues années (30 à 50 ans). Ils perçoivent de petites retraites qu'ils mettent en commun, paient les dépenses courantes, une employée pour les gros travaux ménagers et les repas que livrent les Apprentis d'Auteuil. Les pères assument eux-mêmes les travaux ménagers courants et le père Athimon, l'entretien du jardin.



Les journées d'amitié



Les journées d'amitié

Malgré leur âge, les Pères continuent de rendre quelques services pastoraux : messes dans les paroisses, prédications, présences à diverses aumôneries et associations sur le diocèse de Nantes. Ils aiment entretenir des liens amicaux avec tous ceux (clercs et laïcs) qui ont côtoyé l'Afrique, en particulier le Niger, le Bénin, la Côte d'Ivoire ou le Centrafrique (nostalgie quand tu les tiens !).

Ils espèrent tous repousser le plus tard possible le jour où ils devront partir pour la maison de retraite EHPAD de Montferrier-sur-Lez près de Montpellier. Les pères sont très attachés à un cadre de vie que certains connaissent depuis l'âge de 11 ans et la plupart d'entre eux ont une famille dans la région. Les pères des Naudières ont conscience de vivre dans un lieu privilégié, rempli d'histoires, de souvenirs. Ils ne demandent qu'à partager leurs vécus, leurs connaissances, leurs engagements, leur maison au 25 rue des Naudières.



Un missionnaire jardinier

Avec le père Francis Athimon, nous avons découvert, dans ce bulletin, une autre forme de patrimoine, le patrimoine culturel immatériel, celui de la vie dans un séminaire et du missionnaire.



Le père Athimon à Bangui (Centrafrique)

Merci au Père Athimon, passionné par l'histoire de ces lieux, qui nous a permis d'écrire cet article.

Liste des Pères supérieurs qui se sont succédés :
 1969 – 1972 P. KERLEVEO Georges
 1972 – 1973 P. SERPAULT Guy
 1983 – 1987 P. BOUCHET Pierre
 1987 – 1988 P. ALLIRAND Alphonse
 1988 – 1996 P. ERHEL Roger
 1996 – 2000 P. PERROCHAUD Louis
 2000 – 2003 P. BOULLERY Gérard
 2003 – 2004 P. GUILLARD Jean-Paul
 2004 – 2007 P. PRIOU Louis
 2007 – 2013 P. VINCENT Jean
 2013 - ... P. BERTONNEAU Michel

4 - La maison des sœurs de l'Instruction religieuse de Saint-Gildas-des-Bois¹

Par Isidore Impinna

En 1985, au centre spirituel des Naudières, les sœurs de Saint-Gildas prenaient la relève des sœurs de la Retraite à la demande de l'évêché car leur nombre était très insuffisant pour assumer la tâche qui leur était répartie. Le travail ne manquait pas et les journées étaient bien chargées pour les 5 nouvelles sœurs venues de différentes communautés du diocèse. Elles assuraient l'accueil, la gestion, les animations spirituelles, la restauration et autres tâches ménagères. La plupart des sœurs logeaient dans une maison achetée au 18 ter rue des Naudières ; certaines d'entre elles, prises par leur fonction, vivaient en permanence au centre.

Quelques années plus tard, les sœurs, trop âgées, arrêtaient leurs activités sans être remplacées, crise des vocations oblige. Le centre dut alors recruter des laïcs. Les sœurs âgées pouvaient rejoindre la maison de retraite située à Saint-Gildas-des-Bois (la maison mère).



La maison des sœurs de Saint-Gildas-des-Bois

Annie Dupé, sœur employée aux Naudières, de 1985 à 1988, puis nommée économe générale à l'évêché, et quelques-unes de ses consœurs désirèrent s'installer pour leur « retraite » à Nantes ou dans une commune proche pour éviter l'isolement de la campagne et continuer leurs œuvres missionnaires. C'est alors naturellement que sœur Annie Dupé pensa à Rezé. Elle demanda donc aux missionnaires africains de leur céder un terrain aux Naudières pour y construire leur résidence de retraite. Ceux-ci

acceptèrent et avec l'accord de l'évêché, les travaux débutèrent en 2004.

En 2006, une vingtaine de sœurs issues de différentes communautés prirent possession de leur logement construit sur le verger des missions. Les nouveaux bâtiments regroupent 24 chambres dont 2 pour les visiteurs, une cuisine, un réfectoire, un salon, une belle chapelle très lumineuse. Un beau jardin d'ornement entretenu par l'une des sœurs entoure et embellit davantage ce havre de paix.

Les sœurs vivant aux Naudières sont très âgées mais restent dynamiques. Seize d'entre elles ont plus de 85 ans et la doyenne, une ancienne institutrice, âgée de plus de 93 ans, assurait le repas du soir le jour de notre visite. Malgré leur âge, leur foi et leur vivacité d'esprit les poussent à s'impliquer encore dans la vie de leur quartier... Souvent anciennes enseignantes ou infirmières, elles participent activement à de nombreuses associations caritatives comme celles des handicapés etc.

Les sœurs de cette congrégation ont fait vœu de pauvreté et de partage et mettent en commun tous leurs revenus qui sont souvent de petites retraites de l'Enseignement ou de la Santé. Après avoir payé les dépenses de fonctionnement de leur maison, elles versent le reste de leurs revenus à d'autres communautés dans le besoin.

La vie en communauté est marquée par beaucoup de dialogues, d'échanges et d'entraides. Les sœurs les plus vaillantes aident les autres, elles se répartissent les tâches selon les capacités de chacune, élaborent en commun le budget et partagent bien sûr la prière.

Leur âge et les activités associatives qu'elles s'attribuent ne leur permettent de faire toutes les tâches ménagères : le repas du midi est confié à un établissement et service d'aide par le travail et les travaux ménagers importants sont assurés par des aides ménagères attribuées par leur Caisse d'Assurance Vieillesse Invalidités et Maladies des Cultes.

Merci à sœur Annie Dupé qui nous a permis d'écrire cet article



La maison mère à Saint-Gildas-des-Bois

1 - En 1807, Gabriel Deshayes, devenu recteur d'Auray est préoccupé par la misère de sa paroisse natale, Beignon, petite commune du Morbihan ; il cherche à ouvrir une école pour les enfants de la campagne. Au même moment, Michelle Guillaume lui fait part de sa résolution de « céder son attrait pour le cloître ». Ces deux projets sont à l'origine de la congrégation religieuse. Une école est ouverte. En 1820, « l'ordre des Sœurs de l'Instruction Chrétienne » est fondé et compte six sœurs. En 1828, les sœurs de Beignon s'installent dans l'ancienne abbaye bénédictine de St Gildas-des-Bois, d'où leur nom. La congrégation ouvrira de nombreuses écoles durant près de deux siècles. Après les lois sur la laïcité à l'école (1880 à 1904), les sœurs acceptèrent la sécularisation comme le renoncement à l'habit religieux. Des communautés sont fondées dans toute la France, en Angleterre, en Afrique. Les sœurs diversifieront leurs activités comme la santé.

Le devenir de l'aménagement **du site des Naudières**



Le site des Naudières et l'Îlot Flora Tristan

1 - Le devenir de l'aménagement du site des Naudières

1 - Le devenir de l'aménagement du site des Naudières

Par Yann VINCE

Avec plus d'un siècle d'existence dans le paysage rezéen, le centre culturel des Naudières, souvent dénommé séminaire des Naudières par les Rezéens les plus anciens, constitue un élément fort du patrimoine communal. Longtemps éloigné de la partie agglomérée et urbaine de Rezé, l'ancien séminaire a, peu à peu, été rattrapé par la ville. Sur la rue des Naudières, ancienne route de Vertou (route départementale n° 103 des Trois Moulins à Mouzillon), peu nombreuses étaient en effet, au début du 20^e siècle, les constructions, au-delà des Trois-Moulins. Seuls deux chemins communaux, celui dit de la Pierre Pointue, devenu rue Lechat, et le chemin Blanchet, virent à partir de 1927, s'édifier les premiers pavillons.

Le lotissement de la rue du maréchal Joffre ouvert en 1931, puis l'avenue des Lilas, en 1942, furent les premiers agrandissements urbains venant enserrer le séminaire. Après le long périple de la construction du lotissement des Naudières dans les années 1970 concrétisé par sa réalisation en 1982 à l'Etang-Bernard et l'édification du gymnase de l'Ouche Dinier près de la rue des Hucasseries lotie à la même époque, et enfin l'aménagement du lotissement de la Lande St-Pierre, dans les mêmes années, le micro quartier a pris l'allure qu'on lui connaît aujourd'hui. L'évolution du site de l'ancienne succursale Citroën, à l'emplacement d'une ancienne tenue maraîchère dont certains se souviennent du dernier vestige que constituait le château d'eau, témoigne d'une évolution inéluctable d'un tissu urbain situé à l'intérieur du périphérique de l'agglomération nantaise.

Il est désormais loin le temps où les « Pères blancs », missionnaires en Afrique, représentaient les principaux habitants des lieux. Ce temps, comme beaucoup d'autres, je l'ai connu enfant, alors que mes parents habitaient rue de la Maillardière, dans cette partie de la ville encore largement rural. La pérennité dans la mémoire des Rezéens de ce site patrimonial emblématique est tout à fait compréhensible. Il paraît donc légitime que la ville de Rezé, confrontée aux évolutions urbaines, anticipe ses évolutions pour répondre à la fois aux problématiques d'un aménagement urbain compatible avec les objectifs du programme local de l'habitat (PLH) et, d'autre part, de préserver la qualité patrimoniale et naturelle des lieux. Dès lors que l'Evêché, propriétaire du site, se déclare vendeur d'une propriété devenue coûteuse quant à sa valorisation et peu compatible avec des économies de gestion, la Ville, avec Nantes Métropole, compétente en matière d'aménagement urbain, ont donc engagé une réflexion en vue d'une orientation d'aménagement. Une orientation d'aménagement, rappelons-le, ne constitue en rien un projet précis, mais bien un périmètre à l'intérieur duquel la collectivité publique définit ses objectifs d'aménagement, si l'on veut éviter une évolution anarchique, au gré du marché immobilier.

Le site des Naudières est donc destiné à évoluer, sachant qu'une partie des bâtiments du centre culturel est d'ores et déjà protégé. L'orientation d'aménagement proposée au cours de la dernière modification du Plan Local d'Urbanisme (PLU) et soumise à enquête publique en juillet 2013 ayant suscité nombre de réactions de riverains soucieux de la préservation de la qualité de vie dans ce secteur d'habitat pavillonnaire, a été reportée sine die par la ville, sur les recommandations du commissaire enquêteur. L'évolution du site recouvrant une grande complexité d'enjeux (programmation de l'habitat, circulations, préservation des espaces verts, protection d'une partie des bâtiments...), une nouvelle orientation d'aménagement devra faire l'objet de discussions préalables avec l'ensemble des acteurs, riverains, habitants intéressés au devenir de ce site particulièrement sensible. D'autres aménagements urbains ont montré, par le passé, qu'il est possible de concilier l'ensemble des attentes en préservant le patrimoine de

la ville et la qualité de vie tout en répondant aux exigences d'un aménagement urbain nécessaire. C'est ainsi que les Amis de Rezé ont toujours contribué, de concert avec la Ville, à toutes les réflexions suscitées par l'évolution urbaine de Rezé, dans une perspective de préservation patrimoniale. Ce fut le cas du site de St-Lupien, de l'évolution de la Balinière, de la Classerie, de Praud, ou encore du site EDF de la Chaussée avec la sauvegarde de l'ancienne chapelle.

Le parc du centre des Naudières



Le vieux mur entourant le parc



**Nouvelle construction de l'Îlot Flora Tristan (ex-Citroën)
entre la rue des Naudières et rue Charles Rivière**

INFORMATIONS DIVERSES

Responsables du bulletin

Isidore IMPINNA – Michel KERVAREC

Contact : M. KERVAREC, Président – tél : 02 40 75 47 60

Adresse internet : lesamisdereze@laposte.net

Reprographie

Mairie de Rezé

Mise en page

Magali GODOU

Prestations administratives

13 rue Fernand Doceul

44220 COUERON

Tél : 06 23 08 64 38

Email : maq442011@hotmail.fr

SIRET : 530 892 223 00013

N° ISSN : 2267-4012

*Les textes de ce bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Les articles de cette publication ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation de leurs auteurs
et de l'association Les Amis de Rezé.*